


N° 339.
D.re Granetti


III·D.17

Magendie
Mahairs
Uoti

HISTOIRE

DU

CHOLERA MORBUS

Qui éclata en Russie

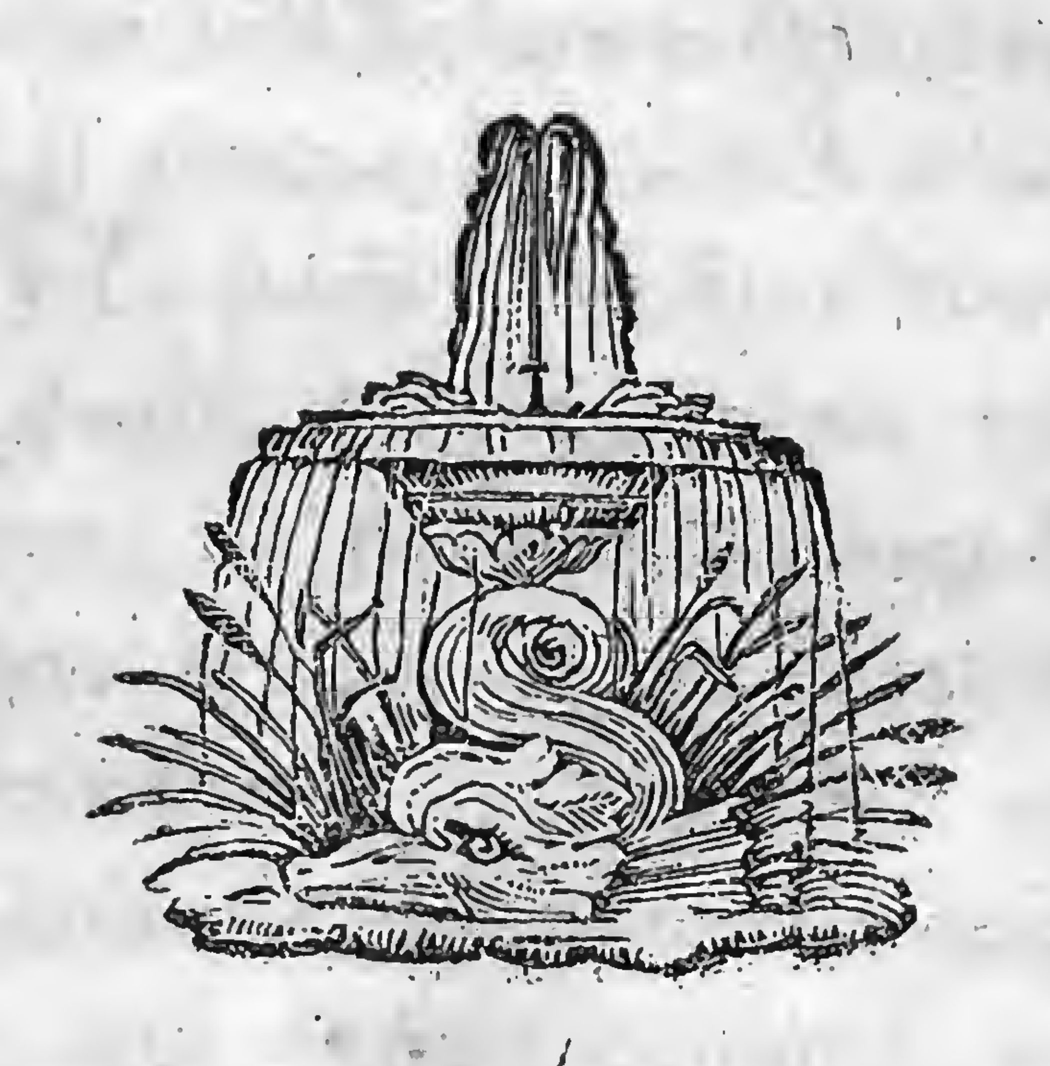
SUIVIE DU TRAITEMENT

Et du Mode de s'en préserver

PAR LE N. D. F. MASSARIS

Docteur en Médecine et en Chirurgie

Ci-devant Médecin Consultant à S. Pétersbourg, et envoyé d'après l'ordre de S. M. l'Empereur de toutes les Russies à Helsingfors en Finlande pour traiter cette maladie.



VERCEIL

IMPRIMERIE CERETTI

1835.

CHAPITRE I.

Dès qu'un fléau extraordinaire vient à nous affliger, il semble que les Médecins doivent, autant par état que par devoir en étudier aussitôt tous les caractères, et présenter ensuite au public le résultat de leurs travaux.

Aussi, à peine le Cholera morbus se manifesta-t-il en Europe qu'il donna lieu, soit à son apparition, soit après, à une foule d'écrits; toutefois, comme la plupart de leurs Auteurs n'en avaient pas été témoins oculaires, ils ne purent baser leurs idées que sur des rélations incomplettes, inexactes, et quelque fois, même erronées.

Quand on considère, en effet, que ceux d'entre les médecins, qui furent commis par leurs Gouvernemens, pour qu'ils allassent examiner sur les lieux mêmes une telle maladie, y arrivèrent, soit trop tard, c'est-à-dire à une époque où l'épidémie avait presqu'atteint son terme, soit si découragés, si

abattus, par les fatigues d'un long voyage, et, peut être, aussi maîtrisés par la crainte d'en être les victimes, et à la quelle les âmes les plus fortes succombent quelquefois, il n'est pas étonnant qu'ils n'aient ni fréquenté les hôpitaux, autant qu'ils l'auraient désiré, ni assisté aux autopsies que l'on faisait, et que, dès lors, ils n'aient pu déduire des faits qui s'y passaient, des données et des principes assez certains pour en faire un rapport dont l'humanité et la science pussent tirer parti.

Les deux seules Commissions qui furent chargées de se rendre à S. Pétersbourg, appartenaient à l'Angleterre, et à la France; mais, bien que celle-ci eût choisi la sienne parmi les Médecins dont les talens fussent des plus illustres, et remplis de zèle (comme ils le sont presque tous chez cette Nation) pour justifier la mission dont on les avait honorés, n'y étant arrivés qu'à la fin d'août, époque où le fléau, non seulement était à son déclin, mais presque cessé, elle ne put en observer que deux ou trois cas *au premier dégré*.

Quant à la Commission Anglaise, quoique elle s'y trouvât dès son apparition, je n'ai jamais eu l'occasion de la rencontrer dans aucun hôpital.

L'Académie de Berlin, persuadée combien il était important pour la science d'avoir sur le cholera morbus un rapport qui eût été rédigé par des Médecins, qui l'eussent personnellement observé, tout en promettant un prix pour le meilleur mémoire que l'on publierait à ce sujet, elle prévint qu'elle n'admettrait au concours que ceux dont les Auteurs en au-

raient suivi, étudié le progrès dans les hôpitaux, où il y aurait eu des colériques.

Aussi, ne me suis-je mis à écrire l'histoire du cholera morbus, que j'ai appuyée de tous les faits physiologiques et pathologiques, et tels et quels je les observai dans le grand hôpital d'Obukoff, à S. Pétersbourg, où je me transportai exprès, et à mes frais, et à Helsingfors, en Finlande, siège d'une faculté de Médecine, où je fus envoyé par S. M. l'Empereur de toutes les Russies, pour y traiter le cholera morbus qui venait d'y éclater avec la plus grande violence; je ne me suis mis, dis-je, à écrire que dans la seule vue, et autant que mes faibles forces pourront me le permettre, de rectifier des faits dont l'on a donné des rélations incomplèttes et infidelles et mettre ceux des mes confrères, aux quels des motifs et des circonstances particulières n'ont pas permis de se rendre sur les lieux où il régnait, en état de diriger, d'après des bases et des renseignemens certains, leurs recherches et leurs idées sur les causes et les suites d'une si terrible maladie.

Je crois néanmoins, que le lecteur me saura gré de faire précéder cette notice de l'histoire de la route que le cholera parcourut en Russie, avant d'éclater à S. Pétersbourg, et du nombre des personnes qui en furent atteintes, ou en restèrent victimes, et qui résulte des rapports que l'on adressa au Ministre de l'Intérieur de cet État.

CHAPITRE II.

Le cholera morbus fut importé en Russie des villes Persanes de Reschty, Zenzili, et Tauris. Au commencement du mois de juin (1830), cette épidémie s'est manifestée à Saliany, et dans la province de Syrvan, et s'est répandue ensuite dans celle de Bakon, de Kouba, de Scheki et de Derbent, dans le Khanat de Thalyschine et le district d'Elisabethpol; a atteint les villes de Tifflis et de Goria et leurs districts, ainsi que les provinces d'Arménie, de Nakhitchevan, de Karabag et les districts de Signakh, de Telaff, de Douschet, et d'autres endroits au de-là du Caucase, où, en totalité, depuis le 6 juin jusqu'au 8 8.bre, il y eut 21662 malades, 10127 guérisons, et 11168 décès. Une autre direction, que prit la maladie, fu celle de Saliany par la mer Caspienne, et en remontant le Volga. Sur cette route, elle se manifesta, le 4 juillet près de Sedlistoff, et le 19 à Astrakhan où elle exerça ses ravages jusqu'au 21 août, et passa ensuite, à Krasnyar, Gnotaievsk et Tcherny-yar dont les districts ont également éprouvé ses funestes effets. Depuis le jour où le cholera parut à Astrakhan jusqu'à son extinction, dans le gouvernement, c'est-à-dire jusqu'au 27 août, il y eut 5912 malades, dont 1869 ont été guéris et 4043 ont succombé.

Vers le milieu de juillet, le cholera parut sur les deux rives du Terek, pénétra dans le Kizliar, et se

répandit dans la presque totalité de la province du Caucase. Vers la fin du même mois, la maladie se manifesta sur la ligne d'Orenbourg, et ses premiers effets furent remarqués, le 26 juillet, à Gourieff, quelque jour après dans les avant postes de Zemnoy, ainsi que dans la ville de Ouralsk, et ensuite, dans les districts de Bouzoulouk et autres du gouvernement d'Orenbourg. On n'avait pas encore à cette époque reçu des renseignemens exacts sur le nombre des victimes de l'épidémie dans la province du Caucase, et dans le gouvernement d'Orenbourg, mais il faut supposer qu'il fut très-fort eu égard à la quantité des Corps d'armées stationnés dans ces pays.

Le 7 août, le cholera se manifesta dans la Stanitse Katchalinskaïa, pénétra de là dans la ville de Tcherkask et se répandit dans presque tous les districts et Stanitses du territoire des Cosaques du Don, où jusqu'au 5 octobre, il emporta près de 1348 personnes.

Une autre direction du cholera fut celle du gouvernement de Saratoff à Penza. Ses effets, dans cette ville, furent remarqués le 13 août, et, dans un court espace de tems, la maladie se répandit dans les districts de Penza Goroditché, Tchembarsk, Saransk, Krasnaja-Sloboda et Mokschansk, ainsi que dans la ville de Mokschansk. Dans tout le gouvernement, du 13 août au 24 8.bre, le nombre des victimes du cholera s'est élevé à 548 sur 908 malades.

Le 24 août on observa le cholera dans le district de Kirsanoff, gouvernement de Tamboff; il passa ensuite dans celui de Boryssogleb, et jusqu'au 22 8.bre il emporta environ 30 individus.

Le 27 août le cholera se manifesta dans les gouvernemens de Nijninovgorod et de Simbirsk. Dans le premier, dans les villes de Nijninovgorod, Balatkna, Arzamas, Ardatoff et Vassil, et dans les districts de Vassil, de Gourbatoff et de Sergatch: du 27 août au 1 novembre il y eut 1835 malades, 89 guérisons, 984 décès. Dans le second gouvernement les villes de Samara, Syzrane et Sengiley et les districts de Samara, Sengiley, Simbirst, Stavropol, Alatyr, et quelques autres comptèrent dans le même espace de tems 1193 malades dont 609 décès.

Vers la fin du mois d'août le cholera parut dans la ville d'Izum et se répandit dans son district le 11 septembre, il pénétra dans Kharkoff et les districts de Kharkoff, Voltchansx, Starobelsk, Zmieff, Koupiansk, Bohodoukhoff, ainsi que dans la ville de Tchougoujeff et dans les colonies militaires; en général le gouvernement des Slobodes d'Ukraine, du 28 août au 20 décembre eut 2403 malades, 1129 guérisons, 1169 décès.

Presqu'en même tems les effets de l'épidémie furent observés dans le gouvernement de Cathérinoslaff, dans la ville et districts de Rostoff et dans les villes de Slavianoserbsk et de Bukhmont: du 28 août au 22 décembre il y eut dans le gouvernement 1460 malades, 399 guérisons et 1062 décès.

Au commencement de septembre le cholera parut dans le gouvernement de Voronèje, d'abord à Novokhopersk et dans son district, et ensuite dans les districts de Paulovsk et de Bobroff: jusqu'au 23 décembre il y eut 62 guérisons et 60 décès.

Le 3 septembre le cholera parut à Kostroma, d'où il passa dans les villes de Kineschma, Yourievetz et Nerekhta, ainsi que dans leurs districts : jusqu'au 25 octobre il y a eu 430 malades, 302 guérisons et 125 décès.

Le 6 septembre le cholera pénétra à Yaroslaff, le 11 dans Rybiusk, et se répandit ensuite dans les districts de Yaroslaff et de Daniloff, dans les villes de Mologa et Romanoborissoglebsk et dans leurs districts, jusqu'au 25 8.bre : il y eut 321 guérisons et 292 décès.

Du gouvernement des Slobodes d'Ukraine la maladie passa dans celui de Koursk, où elle parut le 7 septembre dans le district de Belgorod et ensuite dans les villes de Belgorod, d'Obojane et de Soudja, dans leurs districts et dans ceux de Sthigroff et de Khotmyje : jusqu'au 2 janvier il y eut 298 guérisons et 598 décès.

Le 8 septembre on observa le cholera dans le gouvernement de Kerson, à Nikolajeff et dans l'hôpital militaire de cette ville, où jusqu'au 2 janvier la maladie a emporté 567 individus sur 1015 malades.

Presqu'à la même époque l'épidémie parut à Kasan, se répandit dans le district et passa dans les villes de Tcheboksary, Momadysh et leurs districts, ainsi qu'à Laïscheff, Kosmodémiansk, Tchistopol, Yadrine et Svuajsk : du 9 septembre au 27 décembre il y eut 926 guérisons et 1213 décès.

Le 16 septembre le cholera se manifesta à Moscou et se répandit dans les districts de Moscou, de Kolomna, de Bohorodst, de Bronnitsy, de Podol et de Zvénigorod.

Dans la même époque la maladie se répandit à Tver et dans les districts de Vessiégonsk et même à Tangarog et villages voisins, et passa dans le district de Mariopoul : du 17 septembre au 15 octobre, dans le territoire dépendant de Tangarog il y eut 805 guérisons et 139 décès. Vers le 21 septembre le cholera fu remarqué dans le gouvernement de Vladimir, d'abord à Mourom, ensuite dans le district de cette ville, et puis à Vladimir, Souzdal, Viazniki et quelques autres endroits : jusqu' au 31 novembre il y eut 49 guérisons et 93 décès.

Vers la fin de septembre le cholera s'est manifesté dans le gouvernement de Novogorod, dans la ville d'Oustujna et dans les districts d'Oustujna et de Tikhvine où du 27 septembre au 18 octobre il y eut 31 guérisons et 68 décès.

Le 1 octobre le cholera parut à Vologda où jusqu' au 29 du même mois il emporta 9 individus.

Jusqu' au mois d' octobre les ravages du cholera dans le gouvernement de Kerson s' étaient bornés à la seule ville de Nikolajeff ; mais depuis le 5 octobre la maladie s' est manifestée à Odessa, où elle continua jusqu' au 7 janvier 1831, en emportant un nombre de victimes dont je n' ai pu connaître le chiffre. Depuis cette époque la maladie revint sur ses pas ; en sautant d' une ville à une autre, et, malgré les cordons sanitaires les plus rigoureux et les quarantaines les plus sévères, l' épidémie atteignit enfin S. Petersbourg, où l'on la constata le 13 juin 1831 sur un homme qu'elle frappa le premier, et dont il fut la victime.

CHAPITRE III.

A peine donc le Gouvernement fut-il informé d'une manière officielle que le cholera venait d'éclater à S. Pétersbourg, qu'il prit énergiquement tontes les mesures possibles pour en paralyser les progrès. S. M. l'Empereur nomma une *Junte* suprême pour qu'elle veillât à tout. Les Ministres de l'État, les personnages les plus remarquables par les charges qu'ils remplissaient, et les médecins les plus renommés en firent part. Celle-ci partagea la Capitale en plusieurs sections; chacune d'elles eut, sous son département, les hôpitaux qui s'y trouvaient déjà: Elle soumit à l'Empereur tous les sujets qu'elle crut les plus capables de diriger et de surveiller le nombre des hôpitaux qu'elle avait dans son ressort. Comme elle prévit que les hôpitaux que l'on avait préparés à cet effet seraient insuffisans pour recevoir tous les malades, elle en établit d'autres dans tous les quartiers de la ville; nomma des médecins principaux et ordonnateurs, et en même tems elle en chargea d'autres pour qu'ils se rendissent, accompagnés des commissaires de Police, dans chaque domicile, pour y vérifier s'il s'y trouvait ou non des colériques, et pour en faire transporter tous ceux qui le désireraient, dans les divers établissemens que l'on avait destinés à cet effet.

Il serait difficile de retracer le zèle et le patriotisme que les Russes montrèrent dans des si affreuses circonstances, pour seconder toutes les vues philan-

tropiques du Gouvernement. A peine apprit-on par la rumeur publique, et d'une manière à ne point en douter, que l'épidémie venait de se manifester, et que le Gouvernement avait chargé une Junte pour qu'elle pourvût à tout, que chaque habitant s'empressa de mettre à ses ordres toutes les ressources dont sa position sociale lui permettait de disposer; chaque Russe paraissait craindre d'encourir le reproche de mauvais citoyen, de barbare, s'il fût resté le dernier à venir au secours des infortunés que le cholera avait frappés, tant il se hâtait de partager avec eux le fruit de ses fatigues!

Les uns fournirent linge, lits, meubles, garde-robes, batterie de cuisine, matériel, soit pour les malades, soit pour les pharmacies; les autres n'hésitèrent pas à se retrécir, et même à déloger de leurs propres domiciles pour qu'on les convertît en hôpital.

Quelques nobles plus riches, et aussi généreux, établirent à leurs frais, et en très-peu de jours des hôpitaux fournis de tout le matériel nécessaire pour que l'on pût aussitôt y déposer les malades.

Les négocians russes en fournirent aussi un capable de recevoir cinq cens malades.

Les dons et les libéralités de toute espèce ne cessèrent point durant l'épidémie : des personnages illustres en étaient les collecteurs; mais, croyant qu'ils n'avaient point encore assez fait pour leurs concitoyens, quoiqu'ils eussent donné des sommes immenses, et n'écoutant plus que la voix de la générosité et de la philantropie, ils se mirent à visiter, trois ou quatre fois le jour les salles des malades, pour

s'assurer de l'état et du cours de l'épidémie, et si l'on observait religieusement toutes les mesures que l'on avait prises; ils joignaient aussi leurs efforts à ceux des médecins pour remédier à ce qui était impropre aux circonstances, ou pour faire tout ce que l'on n'avait d'abord pas prévu.

Le résultat des offres et des cadeaux que les russes firent alors, fut tel que non seulement on put pourvoir à tous les bésoins des malades et des convalescens, mais on fut encore en état de leur donner ce qu'ils souhaitaient, pourvu que les médecins ne s'y opposassent point; aussi, malgré la foule extraordinaire des malades, et les sommes énormes que l'on dut sacrifier pour faire face à tant de bésoins, à tant de désirs, l'on eut encore de quoi récompenser toutes les personnes de service qui furent plus attentives à remplir les prescriptions des médecins et les plus prévenantes et charitables envers les malades dont on les avait chargées.

Les femmes ne furent pas insensibles aux maux dont leur patrie était la victime: elles prouvèrent dans de si critiques circonstances combien elles étaient tendres, affectueuses, douces, pleines de charité, et qu'elles méritaient, à tous les titres, ces qualités heureuses dont la nature semble les avoir douées.

Plusieurs dames respectables à la fois par leurs vertus, et par le haut rang qu'elles avaient dans la société, pourvurent au trousseau, dont de pauvres femmes, que le cholera avait atteint, manquaient; elles fournirent aussi des sommes considérables pour secourir toutes les jeunes filles que ce fléau avait rendues orphelines.

En présence de tels élans de philantropie il ne faut pas oublier que les médecins, qui exerçaient, alors la Clinique à S. Pétersbourg, donnèrent mille preuves du zèle dont des hommes, la vie et la mission des quels sont entièrement consacrées au bien-être de l'humanité, sont capables pour remédier aux maux de leurs semblables, et les soulager dans toutes les peines qu' ils souffrent.

Tous les Professeurs attachés à l'Académie Impériale, les principaux médecins de la Capitale se réunirent sous la présidence de l' illustre Docteur Rehemann G. S. D. de l'Empire, et comme s' ils se fussent méfiés de leurs propres lumières, ils invitèrent indistinctement tous les médecins à se rendre dans un spacieux local que le Gouvernement s' était empressé de mettre à leur disposition, pour y discuter et se communiquer leurs idées sur les points de la science qui avaient ou qui auraient pu avoir trait à l'épidémie.

Là il y avait une espèce de livre-journal, où tous les médecins Russes, Polonais, Allemands, Grecs, Italiens, Anglais et Français qui s'y trouvaient, pouvaient y déposer toutes les remarques qu'ils croyaient devoir être utiles à l' instruction de leurs Confrères: c' était un sujet de méditation pour tous. Celui-ci posait une question, celui-là cherchait à la résoudre; les uns y faisaient part du fruit de leurs observations; d' autres, celui des recherches et expériences que l' on avait déjà faites. On recourut à tous les moyens imaginables pour soulever les ténèbres qui nous cachent l'origine, les causes, la nature d'une telle maladie: on essaya toutes les voies pour y adapter un remède capable d' en dé-

truire les effets. Vains efforts ! L' heure paraît n'être pas encore venue, où Dieu veuille permettre à l'homme de déchirer le voile où le terrible fléau s'enveloppe.

L' hopital d' Obnkoff fut le premier en état de recevoir les colériques; c'est là et à la suite de l' offre que je fis de prêter gratuitement mes services que S. E. le Ministre de l'intérieur me chargea de traiter ceux que l'on y avait transportés.

La violeuce de la maladie, à son début, fut telle que dans l'intervalle que les voitures mettaient, soit à transporter les malades qu'elles allaient chercher chez eux, soit à prendre ceux qu'elles rencontrait en route, les deux tiers ou la moitié étaient déja expirés au moment, où l'on ouvrait les portières.

De pareils malheurs, et quelques abus, qui sont une suite inévitable des grandes catastrophes, furent la cause des graves désordres que l' on eut alors à déplorer; néanmoins, la force armée, qui était en garnison à S. Pétersbourg, ne tarda pas à rétablir l' ordre, et à réprimer cet amas de populace dont toutes les grandes villes abondent et qui ne vit que d'émeutes.

CHAPITRE IV.

L'étymologie du mot *cholera morbus* dérive du grec *colé* (bile), et du mot latin *morbus*, maladie bilieuse. Cette maladie était connue dès les tems les plus reculés. Hippocrate, à ce qu'il paraît, l'avait divisée en cholera sec et en cholera humide: d'autres médecins adoptèrent plus tard une telle division.

Sydenham rapporte qu'il vit régner d'une manière épidémique une telle maladie, au commencement d'août en 1669; Dehaen l'observa aussi en 1747, époque où la petite vérole, et la rougeole maligne faisaient des ravages (dict. des Scienc. Méd. tom. 5, pag. 145).

Il paraît néanmoins que, depuis long tems cette maladie avait cessé d'être épidémique en Europe: ce n'est que dans les Indes Orientales, et à des intervalles éloignés, qu'elle faisait des ravages.

Les fréquentes rélations de commerce, que l'Europe avait avec ces pays, ne nous donnèrent que des renseignemens sur un tel fléau, et ne nous en transportèrent jamais le germe. Il est bon même de remarquer que, bien qu'à l'instar de celui de la peste, il eût la faculté de s'attacher à tous les corps inertes, tant du règne végétal que du règne animal, il n'a peut-être pas celle de conserver toute son activité lorsqu'il se trouve en contact avec les diverses circonstances qu'entraînent toujours en mer les vicissitudes d'un voyage de long cours.

L'on dit que cette maladie passa des Indes en Perse, et que de là elle se porta en Russie.

Quand on examine les progrès qu'un tel fléau fait à fur et à mesure qu'il traversa un pays pour en ravager un autre, que l'on considère les milles circonstances qui ont précédé ou accompagné son développement dans telle ville ou telle province, il est difficile d'avoir des données précises sur la manière dont le cholera se propage.

Pourtant, il paraît que la majeure partie des mé-

decins, qui ont eu l'occasion de l'examiner et de le voir par eux mêmes, conviennent qu'on doit regarder le cholera comme une maladie épidémique, et non comme maladie contagieuse.

Je ne m'attacherai pas, pour soutenir une telle opinion, à discuter la question fort obscure de la contagion, je me bornerai à l'effleurer pour en déduire les conséquences que je croirai être les plus concluantes à l'appui d'un tel systême.

Le mot *contagium*, qui dérive du verbe latin *tangere*, indique la voie qu'une maladie suit pour se transmettre, soit médiatement, soit immédiatement.

Quoique Hippocrate, Gallien, Celse, regardassent la contagion comme étant elle même une maladie, et dont il fallait attribuer toujours la communication à de l'air impregné de vapeurs ou à des miasmes putrides; que Pringle, Lind, Cullen admettent, en parlant de ceux qu'exhalent les marais ou les fosses d'aisance, que l'air soit une cause intermédiaire des maladies contagieuses, toutefois si l'on s'arrête à l'étymologie du mot contagion, on voit qu'elle exclut absolument l'atmosphère comme étant une voie conductrice de la transmission des maladies contagieuses, et qu'elle ne l'admet que pour les maladies épidémiques, où elle agit sans cesse d'un manière intermédiaire.

L'on a pu confondre les maladies épidémiques avec les contagieuses, d'abord 1.° parcequ'il semble qu'elles n'épargnent aucun membre d'une même famille, ou qu'elles frappent tous les habitans d'un même quartier, dont la position alors est la même;

2.° Ensuite, parceque plusieurs maladies essentiel-

lement contagieuses peuvent se changer en épidémiques, comme cela se voit, par exemple, dans la petite vérole.

Aussi, les Auteurs modernes, pour signaler une telle différence, et prévenir toute confusion, divisèrent-ils les maladies épidémiques en deux classes: La première comprend toutes celles, qui sont la suite de l'altération de l'air qu'une région ou qu'un pays respire, tels que Catarrhes, diarrhées etc. etc; La deuxième a trait à celles qui doivent leur naissance à une atmosphère corrompue autour d'un foyer putride, ou d'un individu malade: on range dans cette dernière classe les fiévres des prisons, celles des navires, et des hôpitaux.

Cela posé, l'on déduit la conséquence qu'il faut un contact médiat ou immédiat pour que la maladie vienne à se développer. Si une contagion pouvait se créer elle même chez un individu, il serait inutile d'admettre que le contact est la seule cause de son développement: fait que l'expérience constate dans les ports de mer surtout, où l'on a plutôt l'occasion de séquestrer et d'isoler le bâtimens qui arrivent d'une région ou d'un pays infectés, ou que l'on craint qu'ils le soient.

Hoffman seul prétend qu'il observa une gale épidémique, quoiqu'antérieurement il ne se fût manifesté aucune contagion: mais il est à croire que des rapports inexacts aient induit en erreur ce célèbre médecin, ou que les recherches dont il parle n'aient pas été faites avec assez de soins et de précision pour le mettre à même de connaître quelle était l'origine d'une telle épidémie.

En admettant donc, qu'une contagion n'ait pas la faculté de se développer par elle même chez un individu, il faut avouer qu'elle dépend d'un principe identique et qui se transmet d'un individu à un autre sans jamais s'altérer.

Les maladies essentiellement contagieuses, même les épidémiques, sont dans tous les tems absolument les mêmes, et suivent la même marche; car, comme elles tirent leur origine d'une autre dont le développement s'est déja opéré, elles ne font que se manifester sur un sujet pour en atteindre un autre. Ainsi, la petite vérole présente encore aujourd'hui tous les caractères dont Dahes nous a donné la description; la gale est telle quelle aussi que Gallien la rapporte.

Nous ne connaissons pas l'origine des contagions; et, bien que nous sachions que la petite vérole nous est venue de l'Asie, nous ignorons complètement si elle s'est développée d'abord chez l'homme, ou chez les animaux. Quelque soit la cause du germe contagieux, nous l'appellons virus, et nous le qualifions de contagieux. Quoique nos lumières, jusqu'à ce jour, ne nous permettent même pas de connaître toutes les propriétés des diverses contagions, néanmoins, si nous nous déterminons par les caractères analogues à celles que nous avons journellement sous les yeux, et que, par conséquent, nous pouvons plus aisement scruter (le vaccin par exemple), nous savons qu'elles ne possèdent aucune sorte de volatilité capable d'en imprégner l'atmosphère de manière à en être leur conductrice, parcequ'on pourrait alors la confondre avec les maladies épidémiques de la seconde espèce,

c'est-à-dire celles qui se manifestent par infection. Il faut néanmoins en excepter le cas où il-y a une espèce de *pollen* qui voltige à quelques pouces d'un malade, comme dans celui où il y a esquamation de la rougéole. Comme chaque virus a une affinité plus ou moin décise avec un système d'organe quelconque, il faut, pour qu'il se développe tout à fait, qu'il soit directement absorbé par le même organe, pour le quel il semble avoir le plus de préférence: à l'appui des affinités des virus pour des systêmes déterminés. Hunter et Girtammer soutiennent que le virus syphilitique, que l'on introduirait dans l'estomac, ne produirait aucun effet sensible. Il faut, pour qu'un virus agisse, qu'il jouisse de toute son action, que les vases lymphatiques aient dans leur intégrité la faculté absorbante, et que l'individu soit prédisposé à la contagion.

Quant à l'intégrité, ou à l'altération des virus, nous ne pouvons les juger que d'après les effets qu'ils produisent; et, si nous nous arrêtons à ceux du vaccin, que nous avons journellement sous les yeux, nous remarquons qu'ils perdent lenr activité à la suite d'une longue inertie: l'époque en est subordonnée aux diverses circonstances où le virus se trouve placé. L'humidité, par exemple, dissout le virus variolique et le vaccin: à l'abri de l'air, au contraire, ils conservent pendant plusieurs mois, et même des années toute leur activité. Il est possible qu'une telle faculté soit commune aux autres contagions.

Pour avancer donc, qu'une maladie est essentiellement contagieuse, il faut que l'on y rencontre tous

les caractères particuliers dont on vient de donner la description, et que l'on suppose être inhérens aux virus; autrement, on ne doit pas la regarder comme telle.

Quoiqu'il soit hors de doute que le cholera morbus épidémique dépende d'un virus particulier, dont nous ignorons, ainsi que de tant d'autres, l'origine, il faut dire néanmoins qu'il n'est pas comme la petite vérole et la gale, essentiellement contagieux. Les expériences en effet que l'on a à cet égard ne nous produisent aucun résultat dont l'application puisse être faite à ces derniers virus.

Ainsi, 1.° Le Docteur Legallois, médecin Français attaché à l'armée de Pologne, quoiqu'il se fût blessé deux fois avec le même bistouri dont il se servait en faisant l'autopsie des colériques, il n'en éprouva aucune suite fâcheuse (V. journal de Francfort S. M. juin n.° 71).

2.° S. E. le Lieutenant Général N. N. envoyé extraordinaire à Riga au moment du cholera, m'a rapporté qu'il y avait vu à l'hôpital deux médecins qui eurent le courage, pour s'assurer si le cholera était ou non contagieux, d'avaler des humeurs que les colériques avaient rejettés, et qu'ils n'en éprouvèrent aucune indisposition.

3.° J'étais à l'hôpital d'Obukoff présent lorsque plusieurs médecins se sont baignés *tout nus*, et sans en avoir changé l'eau, dans le même bain qui venait de servir à un cholérique au 1.r dégré; ils y demeurèrent un quart d'heure environ, et ils n'en ressentirent aucune incommodité. De telles épreuves furent ensuite faites par d'autres personnes, et on les répéta jusqu'à dix fois.

4.° D'autres médecins que de telles expériences n' avaient point satisfait, s' inoculèrent le sang d' un colérique: cette inoculation n' eut aucune suite.

5.° Pour s' assurer si le cholera morbus pouvait être sous quelque rapport contagieux aux animaux, on prit quatre chiens de deux mois, que l' on ne nourrit pendant quelque tems qu' avec le sang des colériques: ces chiens parurent jouir, dans un tel intervalle et après, d' une fort bonne santé.

Enfin s' il m' est permis, en présence de preuves aussi décisives, d'en rappeler d' autres d'une moindre importance; je puis assurer que je m' arrêtai quatorze à quinze heures par jour, dans les salles de l'hôpital, que je découvrais et je touchais, sans crainte aucune, tous les malades, et que je faisais aussi, même des autopsies; néanmoins, et, bien que je ne me fusse point muni ni de vinaigre, ni de chlore, ou que j'eusse pris tout autre précaution, je n'eus jamais à me plaindre du moindre mal.

Je sais bien que l'on m' opposera, peut-être, qu'un grand nombre de médecins furent la victime du cholera, que plusieurs infirmiers en furent frappés; mais une telle objection nous amène seulement à conclure que la maladie épidémique attaque tous les individus qui sont prédisposés à en être atteints, et que ceux qui le furent dans une telle circonstance, en auraient été également attaqués ou en seraient devenus la proie, même lorsqu'ils n'auraient eu aucune communication avec les colériques. D'ailleurs, des faits isolés, et quelque fois exagérés ou imaginaires, ne peuvent jamais contrebalancer une série de preuves opposées et généralement reconnues pour vraies.

Ainsi, d'après la manière dont je conçois le mot contagion, les expériences ci-dessus démontrent, suivant moi, qu'une telle maladie n'est pas essentiellement contagieuse.

CHAPITRE V.

Dès le moment où il reste prouvé que la propagation ne s'opère point par le contact, il faut en conclure que le cholera morbus épidémique était transmissible par infection.

Hippocrate fut le premier à démontrer, dans son célèbre traité *de locis, aëre et aquis*, la grande influence que l'atmosphère exerce sur le tempérament, la santé et les maladies des hommes. Ainsi; sous de chaudes latitudes, ceux-ci sont énervés, sans force; leurs fonctions digestives se font d'une manière faible et incomplette.

Robeston remarque dans son histoire de la découverte de l'Amérique, que les indigènes de cette région restaient surpris de voir tant manger les compagnons de Pizarre : un seul de ses soldats consumait, en un jour, autant de nourriture qu'il en aurait suffi à douze Péruviens.

Les habitans des climats tempérés sont plus aptes que les premiers à supporter les fatigues; leur système musculaire se trouve plus développé, ils digérissent, non seulement avec assez de force la nourriture qui leur est nécessaire pour leur accroissement, mais en-

core celle dont ils ont besoin pour réparer les déperditions continuelles qu'ils font.

Les climats froids ne sont pas propices au développement d'une haute taille; mais, en revanche, il semble qu'ils concentrent toutes les forces animales de l'homme pour lui procurer une digestion fort active. Les habitans ne sont pas d'une haute stature, mais forts, la circulation du sang s'y fait avec plus de vélocité. En Finlande, et dans la vieille Russie, à S. Pétersbourg, à Moscou, etc. j'ai remarqué qu'en général, chez les individus, les pulsations des artères sont presque toujours plus fréquentes que celles que l'on observe chez ceux qui habitent les climats tempérés du reste de l'Europe.

Ainsi, chez les pubères, j'ai presque toujours noté que leurs pulsations excédaient de cinq les quatre-vingts par minute qui battent dans nos pays, que celles de l'homme viril en dépassaient de quatre le nombre du nôtre, c'est-à-dire, que l'on en comptait jusqu'à soixantedixneuf; quant à celles des vieillards, elles n'allaient, comme dans nos climats, que jusqu'à 70.

Les forces digestives de ces nations sont plus actives que celles des autres climats tempérés: elles digèrent une plus grande quantité d'alimens, et d'une concoction plus difficile; elles sont robustes, faites aux fatigues, façonnées à toute sorte de mal être (*).

(*) Je ne jete ici que des principes généraux sur cette matière; je les développerai plus au long dans un ouvrage politique, filosophique et littéraire que je me propose de publier sur la Russie, d'après les mémoires et les documens qui m'y furent fournis pendant mon séjour.

De même que le climat influe sur le tempérament, la variété des constitutions atmosphériques prédispose les hommes à plusieurs maladies.

Aussi, voyons-nous dans nos climats tempérés régner au printems les synoques, à sa fin, et en été, et dans des pays chauds et humides, tels que le Mantuanais et la Romagne, les fièvres intermittentes, attaxiques; en automne, le typhus, les fièvres bilieuses et putrides; au commencement de l'hiver les fièvres catarrhales, et pendant sa durée les flegmasies.

Si l'atmosphère, qui semble leur être propice, vient à se prolonger, et qu'elle s'étende à plusieurs provinces, il en résultera alors qu'un certain nombre d'individus en seront atteints. Saillant (traité des Épidémies catarrhales) rapporte qu' il vit dans une grande partie de l'Europe, un catarrhe épidémique. Toutes les épidémies pourtant, ne dépendent pas de l'altération des propriétés générales ou essentielles de l'atmosphère, puisque les miasmes, qui s'exhalent d'un foyer putride, suffiront pour constituer un centre d'infection locale. Nous savons, en effet, que dans les marais de la Romagne, et à l'époque, comme on la désigne *della mal'aria*, l'altération de l'atmosphère ne s'étend pas à un grand périmètre: son rayon n'excède pas les quarante mille mètres.

L'infection, qui s'exhale des eaux presque dormantes, partout où l'on cultive le ris, et de la putréfaction des insectes qui restent lorsqu'on en ôte l'eau, se bornera aux pays, ou aux villes qui auront l'imprudence de permettre qu'on rapproche trop de leurs environs ce foyer continu de miasmes putrides.

Celle qui provient de la putréfaction des substances animales toujours abondantes dans les tueries, se limitera aux villes dont la police n'aura pas eu la précaution de reléguer ces établissemens au dehors du centre de la population. Ainsi, à fur et à mesure que l'espace dans le quel ce foyer d'exhalaisons insalubres se développe, est resserré, la maladie aussi qu'il engendre, sera plus active.

Tous les habitans alors, qui se trouveront sous l'influence d'une atmosphère impregnée de telles exhalaisons, seront bientôt énervés et prédisposés à en être atteints. Le prémier qui en sera la victime, exhalera une atmosphère putride et communiquera la maladie, dont il est expiré, à un autre, celui-ci à un troisième, à un quatrième, et en quelques jours toute la ville sera attaquée de la même maladie: ce sera une vraie épidémie.

C'est de la sorte que Pringle rapporte qu'il vit se manifester à Flekenheim une fièvre nosocomiale épidémique, à la suite d'un dépôt, que l'on y avait fait de cinqcents soldats atteints de la dissentérie.

Ces épidémies ne sont pas essentiellement contagieuses; elles appartiennent à la deuxième classe des épidémies, c'est-à-dire à celles qui se produisent par infection.

Les miasmes putrides qu'un individu absorbe n'en décomposent pas les humeurs, en altérant leur contexture: ils agissent directement sur toute l'économie animale: ils attaquent le principe vital.

La transmission de ces maladies s'opère par tout le système absorbant, soit pulmonaire, soit cutané, ou

intestinal; c'est ce que l'on observa en Russie lors du cholera, qui attaquait de préférence, tantôt la tête, tantôt les intestins, suivant les diverses prédispositions de l'individu, et de l'absorption qui s'en était suivie.

L' on m' objectera que le cholera morbus attaque quelquefois un pays, et en épargne un autre qui lui est voisin, et dont les habitans ont ensemble des rélations journalières d'habitude et de voisinage; mais qui m'assurera que leur position est tout-à-fait la même? La population, l'espèce de denrées qu'ils cultivent, la qualité, la variété, le nombre des plantes qui se trouvent aux environs; la disposition des routes, la direction des canaux pour l'arrosage, la plus, ou moins grande quantité de bétail, les diverses espèces aux quelles il appartient, etc. etc. sont tout autant de circonstances qui peuvent faire varier la manière physique d'être des habitans, et la constitution atmosphérique d'un pays, qu'on pourrait au premier abord confondre avec un autre.

L'on objecte encore, pour alléguer que l'on doit exclure l'air comme conducteur de ces épidémies, que l'on a remarqué dans un pays atteint du cholera, qu'il se manifestait, dans une maison, chez tous ou la majeure partie des habitans d'un étage, et qu'il épargnait ceux d'un autre pour rapporter toute son influence sur les personnes qui occupaient un étage supérieur: l'influence pourtant devrait être la même? A ceci on peut repondre.

1.° On doit tenir compte des affections morales: je connus un grec, qui avait long tems résidé en Tur-

quie, où il avait eu plusieurs fois l'occasion d'y voir régner épidémiquement la peste: comme il avait jugé d'après les effets que le cholera morbus produisait en Russie, qu'il devait être assimilé à la peste, il avait adopté tous les moyens de séquestration dont on se sert à Constantinople pour se préserver d'un tel fléau.

Il ne se servait plus de linge de table pour ses repas; ne souffrait plus qu'on l'approchât, et si quelque personne avait besoin de lui parler, il ne l'écoutait que derrier une porte vitrée. Il ne se nourrissait que d'œufs: à la fin, quoiqu'il se fût isolé de tout le monde, et claquemuré dans sa chambre, il fut atteint de la maladie et j'eus le déplaisir de le voir expirer victime de sa peur, en proie à des spasmes affreux.

2.° Considérer le mode de vie qu'ont les personnes qui habitent les divers appartemens, et dès-lors leurs organisation, puisque pour qu'un virus agisse, il faut qu'il rencontre certaines dispositions propres à le développer. On sait, en effet, qu'il existe chez quelques personnes une susceptibilité naturelle ou acquise telle que les uns résistent à l'action même de la plus forte contagion, tandis que d'autres au contraire succombent: fait que l'on voit se réaliser dans le virus très-actif du vaccin; certains enfans supportent cinq ou six fois l'insertion du pus, d'autres s'exposent sans aucun effet à la contagion variolique.

J'ai eu l'occasion de remarquer la même chose dans le virus syphilitique, observation que Hunter avait, peut-être, aussi faite, et qui l'a déterminé à prétendre que cette contagion n'était transmissible

que dans le cas, où la dermoïdée ou la muqueuse seraient corrodées dans les parties qui sont soumises au contact. Un tel principe servirait à expliquer pourquoi un individu, qui est affecté de douleurs ostéocopes, ou par des éxostoses, ne communiquera pas la syphilis, tant que les parties génitales ne seront pas corrodées sur quelques points.

Enfin, comme nous ignorons la nature des diverses contagions, nous ne pouvons en déduire des conséquences assez exactes pour qu' elles nous servent à expliquer et leur développement, et leur progression. Si l' on raisonne pourtant par induction, lorsque l'on voit que la petite vérole, qui était assoupie depuis des mois, ou des années, ou qu' elle n' était au plus, que sporadique, devient tout-à-coup, et sans que l'on en connaîsse la cause, essentiellement épidémique pour disparaître ensuite de rechef, il faut en conclure, que certaines constitutions atmosphériques favorisent le développement d' un virus; et, en l'altérant d' une manière grave dans ses élémens, elles le rendent apte à devenir épidémique ou sporadique, et à lui donner, ou non, de l'efficacitè sur l' économie animale;

Le virus même syphilitique, quoique essentiellement contagieux dans toute saison, peut aussi éprouver dans ses effets quelque modification. Dans le Nord, par exemple, je vis que ses suites en étaient plus désastreuses, et qu' il offrait dans certaines circonstances contre l' action de l' antidote une résistance bien plus opiniâtre que dans le midi, où il n' aurait même pas été nécessaire d' y recourir pour maîtriser et vaincre un tel fléau.

Dans l' obscurité où nous sommes sur la connaîssance des virus, on ne pourra jamais se rendre compte d'une manière incontestable de leur développement ou de leur progression, surtout lorsque les maladies qui en dépendent ne conservent pas une progression claire et assez continue pour nous ôter de l' embarras qui entraîne toute induction.

Il me semble pourtant que, dans une telle position, il serait beau de se déterminer pour l'ensemble des faits, et attribuer la progression du cholera morbus à la transmission par infection, hypothèse la plus probable; et bien qu'elle ne détruise pas tous les doutes, c'est celle toutefois qui se rapproche le plus de la vérité.

CHAPITRE VI.

Parmi les causes qui prédisposent à cette maladie on peut avancer que la première et l'une des plus puissantes, c' est la peur. Cette affection de l'âme abat le systême nerveux, influe tellement sur toutes les fonctions animales, que toute notre économie se trouve dans un vrai état de prostration, et dès-lors l'individu est exposé à être attaqué de la maladie épidémique.

L' abus des liqueurs spiritueuses doit être aussi regardé comme une des causes fort actives, qui vous y prédispose. En Russie en effet, où la populace en consomme immodérément, la maladie proportionel-

lement y a fait plus de victimes que partout ailleurs.

Je me bornerai, pour prouver combien l' ivrognerie prédispose au cholera, à rapporter entr' autres un fait qui s' est passé sous mes yeux.

L' on avait remarqué à l' hôpital d'Obukoff que les infirmiers buvaient l' alkohol qu' on préparait pour les malades : on le fit mettre sous clef. L' épidémie avait déjà atteint la moitié de son cours, et aucun encore des employés au service de l' hôpital n' en avait été frappé ; mais un jour on parvint à soustraire la clef du cabinet où l' on gardait l' alkohol, quatre hommes s' énivrèrent ; la même nuit ils furent attaqués du cholera, le lendemain ils étaient déjà enterrés.

Les évacuations immodérées, les indigestions, les émotions violentes de l' âme, en un mot, tout ce qui dans tout' autre occasion pourrait vous prédisposer à devenir malade, lorsqu' il y a une épidémie, c' est précisément cette dernière qui se manifeste au lieu de tout' autre maladie, à la quelle l' on aurait pu, à une autre époque, être exposé.

Du reste, indépendamment des causes prédisposantes dont l' on vient de parler, il y a aussi diverses autres circonstances qui contribuent à vous y rendre plus sujet. Un tempérament nerveux, par exemple, une constitution délicate, faible, l' état de convalescence, un tempérament épatique, ou mélancolique, sont tout-autant de circonstances qui exposent davantage un individu à être frappé du cholera.

Le cholera épidémique offre quelque anomalie dont l'on n' a pu jusqu' à présent se rendre compte: je me bornerai à en signaler une, entr' autres, parcequ' elle

est d'une grande importance à S. Pétersbourg, toutes les femmes enceintes, et sans en excepter une, et quelle que fût l'époque de leur grossesse, qui furent retirées à l'hôpital d'Obukoff comme atteintes du cholera morbus 1. degré, avortaient d'un fetus mort, pour expirer ensuite en fort peu de tems. Ainsi, dans cet hôpital, la grossesse fut toujours un pronostic presque infaillible de mort.

A Helsingfors, au contraire, et quoique les femmes enceintes y fussent traitées avec la même méthode dont on se servait à S. Pétersbourg, leur grossesse paraîssait les préserver toujours des funestes suites du cholera: à S. Pétersbourg, je ne pus jamais en sauver une, à Helsingfors, et bien qu'elles fussent aussi en grand nombre, j'eus le bonheur de n'en perdre aucune.

Il semble donc, d'après ces observations, qu'une telle maladie se plaise dans certaines anomalies, dont on ne peut se rendre compte. L'expérience néanmoins m'a démontré qu'il existe des circonstances particulières qui contribuent à nous rendre plus ou moins sujets à son influence (*).

(*) Je rédigeai la majeure partie de ces mémoires en Russie, mais à mon retour en Italie, et en traversant la France, je vis une leçon du Professeur Broussais, où il avancait sur le cholera plusieurs faits, dont une partie m' était absolument nouveaux, et dont l'autre était entièrement opposée à ce que j' avais toujours observé en Russie.

Il prétend que plusieurs personnes avaient prédit le cholera, parcequ' elles avaient observé, une année auparavant, qu'une espèce de Catarrhe convulsif, et au quel on donna le nom de grippe, était presque générale. Ce professeur toutefois ne croit pas à cette maladie, attendu, dit-il, que dans l' hôpital, dont il a la direction, il a vu très peux de catarrhes.

L' observation d' une telle prévision est tout-à-fait contraire à ce qui s'est passé en Russie, parceque de tels catarrhes ne s'y sont

CHAPITRE VII.

Vues Générales.

Quelque puisse être le systême sur le quel le virus colérique agisse originairement, que ce soit le nerveux, le vasculaire, le membraneux; qu'il agisse activement ou négativement, le fait est que son action

manifestés que trois mois environ après que le cholera épidémique venait de cesser, et leur influence s'est prolongée durant six mois. J'eus l'occasion de voir plusieurs de ces catarrhes; mais une telle maladie n'était pas d'une nature maligne: elle cédait aisément à l'action des remèdes convenables.

L'illustre Professeur assure en outre, qu'il observa, quelque tems avant l'apparition du cholera, une augmentation générale de sensibilité dans les viscères de la digestion, ce qui l'obligea d'exclure à plusieurs malades un grand nombre d'alimens, et de renoncer aux moyens de révulsion intérieure dont il se servait pour la cure des catarrhes et des péripneumonies.

Il racconte, entre autres faits, celui de deux malades qui, après avoir rejeté le tartre émétique, qu'ils avaient pris, sont restés durant 16 jours sans pouls, et dans le même état où sont les colériques, à l'exception toute fois qu'ils n'avaient pas entièrement perdu le pouls: ils étaient tout-à-fait stupides; ils avaient les yeux rouges, les extrémités froides, le pouls fugitif, des vomissemens et des fréquentes évacuations intestinales.

Cette maladie, qu'il traita avec des antiflogistiques, céda; mais les malades restèrent fort long tems froids. Le Professeur ajoute que le cas de ces deux malades et l'heureuse réussite de la cure dont on vient de parler, contribuèrent beaucoup à le décider sur le mode de traitement qu'il adopta pour les colériques, lorsque l'épidémie se manifesta dans cet hôpital.

Cette plus grande sensibilité des viscères de la digestion, que le P. B observa comme étant générale à presque tous les malades, m'apparut tout à fait nouvelle, car en Russie, les médecins qu'y exer-

n' est pas toujours égale, ni dans tous les tems, ni dans toutes les circonstances (*).

caient la clinique avant l'apparition du cholerà morbus, n'observèrent rien de semblable.

Comme je n'arrivai à S. Pétersbonrg que peu de jours avant que l'Épidémie y éclatât, je ne pus y faire que fort peu d'observations sur l'être physique, en général, des habitans; pourtant il ne m'en est pas échappée une, qui est fort essentielle à ce sujet.

A S. Pétersbourg il n'y a ni fontaines, ni puits; toute l'eau dont les habitans se servent, se tire de la Newa, et, quoiqu'avant de s'en servir elle soit filtrée ou bouillie, elle conserve néanmoins des propriétés catarthiques décidées pour tous ceux qui n'y sont pas de longue main habitués. L'époque, où l'épidémie éclata à S. Pétersbourg, fut celle où des étrangers de toutes les parties du monde, affluent le plus; la plus part d'entr'eux, dès leur arrivée, sont aussitôt, pendant quelque tems, exposés aux effets d'une telle eau, dont ils sont, du reste, dans la nécessité immanquable de se servir.

Ainsi, quoique ces eaux excitassent l'action des intestins, je n'eus jamais lieu de remarquer que les étrangers fussent plus sujets que les autres à l'influence de la maladie. Aucun même, que je sache, de ceux qui y étaient arrivés, lors de l'annuelle ouverture de la navigation, fut victime de la maladie.

De ces observations, je déduis que, si en France l'on observa des symptômes d'une augmentation décise de sensibilité dans les viscères digestifs, comme ayant précédé l'apparition de l'épidémie, il ne fallait pas au cholera morbus qui éclata en Russie, une plus forte irritabilité du canal digestif pour se développer, et jamais on la regarda comme une cause primitive de traitement.

(*) Qu'importe que le virus colérique attaque originairement le systême nerveux, ou le membraneux, que, dans ce cas, la division supérieure, moyenne, ou inférieure des intestins soit la première attaquée du cholera, lorsqu'en général les effets que la maladie produit sont toujours les mêmes?

Dans le cholera extrêmement violent l'on n'a pas le tems matériel d'agir: si l'on remédie au systême nerveux, les effets secondaires qui se manifestent sur les organes affectés par *consensum*, tuent le malade; si l'on agit sur ceux-ci, la cause existe, et sa continuation anéantira toutes les forces vitales. Qu'un individu ait été ensuite

Au début de l' épidémie le virus colérique agit evec une violence incroyable : quelques minutes suffisent pour anéantir toute existence, et ce n' est qu'après avoir ravagé pendant quelque tems un endroit qu' il semble perdre une partie de sa malignité et devenir moins cruel.

Cette observation m' a déterminé à examiner attentivement tous les symptômes du cholera d' un caractère plus doux et à les comparer avec ceux du cholera

attaqué du cholera extrêmement violent, parcequ' il se sera trouvé dans un état maladif ou infirme, ce fait n' influira, suivant moi, en aucune manière sur le résultat et la nature de la maladie. Si l' épidémie, en effet, est de force à précipiter en peu d' heures elle emportera dans la tombe un homme bien portant, à plus forte raison elle emportera un valétudinaire, ou celui qui au moment de l' invasion se trouve atteint de quelqu' autre maladie.

Cette distinction, dans tous les cas, ne pourrait avoir lieu que dans le cholera moins violent, puisque de lui seul on peut espérer du tems pour agir. D' ailleurs, la seule distinction profitable à faire serait celle qui dépendrait d' une connaissance certaine du systême, sur le quel originairement le virus colérique porte toute son action, car, quant à celle qui aurait pour but d' examiner si la maladie s' est, ou non manifestée sur un individu qu'une autre maladie aurait précédemment attaqué, ou dont il serait encore convalescent, ou celle qui aurait trait aux diverses sections des intestins, où les effets de la maladie se sont de préférence manifestés, ne me paraissent d' aucune utilité, et dès lors inadmissibles. Si l' on admettait au sur plus une telle distinction, il faudrait en déduire alors une fausse conséquence, c' est-à-dire que le cholera morbus ne se serait manifesté chez cet individu que parcequ' il se serait trouvé affecté d' uue maladie aiguë par exemple. Avec ce principe on détruirait une chose reconnue, c' est-à-dire que la maladie règne épidémiquement, et attaque sans distinction toutes les personnes qu' y sont prédisposées, et, certes, une fraction incalculable de prédispositions ne pourra jamais suffire elle seule à établir une ligne de démarcation à l' effet de diviser la maladie régnante en plusieurs classes.

d' une nature fort violente. De cette comparaison j' en déduisis que, bien que l'on puisse regarder cette maladie comme toujours la même, il y a néanmoins plusieurs circonstances dont l'on doit tenir compte tant pour en diriger le traitement, que pour juger de ses suites.

Le cholera qui se manifeste au commencement de l' épidémie attaque indistinctement toute personne, soit ou non qu' elle ait des prédispositions apparentes à en être frappée. Je vis des individus que le cholera morbus venait tout-à-coup d' atteindre, qui auraient certes été un moment avant qu' ils en fussent la victime regardés par qui que ce soit comme jouissant d' une parfaite santé.

L' on remarquait en effet plusieurs personnes qui tombaient dans la rue, tandis qu'elles s'acheminaient vers quelque endroit pour veiller à leurs affaires.

Il est possible que quelques unes d' entr' elles eussent éprouvé quelque incomodité, comme avant-courière de l' invasion de l'épidémie ; mais il faut néanmoins dire que de tels ressentimens devaient être d'une petite importance, et qu'ils ne pouvaient être appréciés que par des hommes de l'art, qui en auraient fait une étude attentive et scrupuleuse.

Enfin au commencement de l'épidémie le cholera se manifeste avec une quantité de symptomes si violens et si soudains qu' il ne vous donne pas le tems de juger quel est l'ordre qu' ils ont gardé au moment de leur développement, ou de leur progression, et quels sont les originaires, et quels peuvent être les symptômatiques, de manière que la mort survient avant que les remèdes que l' on a administrés, et quelqu' ils soient, aient pu agir.

Le cholera qui se manifeste vers le milieu de l'épidémie, se montre sous d' autres caractères.

L' individu est presque toujours prévenu qu' il est sous le coup d' une maladie; il éprouve quelque jour avant son invasion un malaise général; il ne peut néanmoins en préciser ni la cause, ni la nature.

L'appareil des symptômes avec le quel la maladie se manifeste, est moins terrible: ces derniers se développent successivement l'un après l'autre: le médecin a le tems non seulement de les étudier et de juger ensuite, si non l'origine de la maladie, au moins l'organe sur le quel elle manifeste ses effets, soit médiatement, soit immédiatement, d'en examiner les causes prédisposantes, qui offrent plus de probabilités, et distinguer les complications de la maladie épidémique, à fin d' y appliquer le mode de traitement que les diverses circonstances pourront lui indiquer comme le plus propice.

Enfin, comme la maladie marche avec moins de violence, elle laisse aux remèdes que l' on a administrés le tems d' agir, ou elle vous permet de les répéter ou de les changer. Aussi sans avoir aucun égard à l'état dans le quel l'individu se trouve, ou au systême qu' originairement le virus attaque, ce sont ces différences qui m'ont déterminé à séparer le cholera morbus en premier et second degré, à l'instar du Tiphus.

Le cholera morbus semble parcourir trois périodes qui, suivant l'intensité des cas, sont tellement rapprochés les uns des autres que presqu'ils se touchent et se confondent; ainsi l' on a remarqué quelque fois

que quinze minutes lui suffisaient pour en atteindre le but, et que le malade cessait de vivre avant que l'on eût trouvé un médecin.

Le cholera 2.e degré a une marche plus lente: le tems que la maladie met à traverser une période pour en atteindre une autre est plus long; et, tandis que dans le cholera 1.^{r} dégré les symptomes augmentent à fur et à mesure qu' un tel passage s'opère, dans le cholera 2.e degré au contraire ils diminuent et commencent même à disparaître: tout au plus ils restent stationnaires, et donnent au médecin le tems de distinguer les complications qui se trouvent, presque toujours jointes au cholera 2.e degré, pour qu'il puisse administrer les remèdes qu'il regardera comme les plus convenables.

Comme la progression du cholera 2.e degré est lente, l'appareil des symptômes, sous le quel la maladie se présente, est moins imposant, de manière que quelquefois les symptômes de la complication se développent et paraîssent être les principaux, et requièrent un prompt secours; aussi n' est-ce qu' après avoir remédié aux complications que le cholera reprend sa véritable première forme, et avec tous les symptômes seuls qui lui sont propres. C' est peut-être la diversité de ces symptômes de complication, que l'on observa à la hâte, lors de l'épidémie, que fut un obstacle à ce que les médecins, en fixant toute leur attention sur un seul objet, décidassent avec connaissance de cause, et en séparant le cholera morbus des diverses complications avec les quelles il pouvait se présenter, dans quelle classe de maladie il fallait le ranger.

Il me semble aussi, que la distinction entre ces deux degrés de cholera s'allie avec la réussite des divers remèdes dont les journaux et les écrits du tems firent l'éloge, et que les médecins étrangers qui s'étaient rendus en Pologne, aux frais des comités ou du Gouvernement Polonais, avaient ordonné.

L'époque, en effet, où de telles prescriptions réussirent nous le prouve, puisque l'on ne les vanta que deux mois et plus après la première apparition de l'épidémie dans les armées. Ainsi, lorsque j'ai dit, plus haut, qu'après un certain tems d'intensité, cette maladie diminuait à un tel point qu'elle ne devait plus être regardée que comme un résidu de la première influence contagieuse, et, dès lors très-facile à vaincre, il n'y a rien d'étonnant que l'on ait trouvé des remèdes aptes à traiter et à guérir un cholera de 2.me degré.

Lorsque, pour la première fois, je fis remarquer en Russie cette division du cholera en 1.er et 2.me degré, j'ai aussi démontré en présence de plusieurs médecins, et de la commission Francaise, que le cholera 2.e degré, étant exempt de toute complication, était une fort légère maladie, que de simples boissons rafraîchissantes, et même de seules potions d'eau fraiche pouvaient guérir.

CHAPITRE VIII.

Symptômes.

Le cholera morbus au premier degré est peut-être de toutes les maladies graves celle qui, en se manifestant plus que tout' autre, avec des symptômes à lui propres, se dessine avec une évidence telle qu'il est impossible de ne pas la reconnaître à la première vue. En effet, en mettant même à part une certaine physionomie que les malades contractent, et que l'on doit, suivant moi, qualifier de colérique, des personnes même étrangères à la médecine peuvent, au simple examen des symptômes, décider avec certitude de l' identité de la maladie.

CHOLERA MORBUS, I.er DEGRÉ.

Première Période.

De légers vertiges, quelque nausée, des douleurs vagues dans la région abdominale, et sans pouvoir en préciser l' endroit ; légers borborygmes, des petites crampes par tout le corps et surtout aux extrémités; sensations désagréables de froid par tout le corps, et presque toujours superficiellement et à diverses reprises ; un vague bourdonnement dans les oreilles, de l' éloignement pour se mouvoir, quelque altération dans la vue, comme celle d' un homme qui ne verrait les objets que doubles ; à ces symptômes, toujours immanquables, il faut ajouter une légère couleur blanchâtre, qui couvre les côtés de la langue, les lèvres

tout-à-fait décolorées, un regard altéré, la physionomie entièrement abattue, les pouls ètroits, petits outre mesure, la chaleur superficielle du corps sensiblement diminuée.

Seconde Période.

Après quelques minutes les légers vertiges se changent en une céfallée fort douloureuse, la quelle entraîne dans plusieurs cas le délire: cette douleur est gravative, et elle se manifeste toujours à la base du crâne et à la région frontale: aux nausées succèdent des vomissemens abondans, et continus, d' abord de matières jaunâtres et fort amères pour se changer ensuite en aqueuses, écumeuses et sans saveur; les borborygmes se résolvent en une abondante diarrhée de matières, au commencement d' une couleur obscure et fort puante, et puis en aqueuses, écumeuses et sans odeur.

Les douleurs d' abord vagues se concentrent après sur l'épigastre, qui devient très-douloureux même au plus léger contact; les crampes se changent en spasmes et convulsions terribles, les quelles roidissent les extrémités; et, si l' on y applique le thermomètre, on voit que le mercure descend jusqu' au troisième ou même au second degré au dessus du zero; les ongles deviennent livides et ceux des extrémités inférieures semblent presque toujours se replier intérieurement; la peau de la partie intérieure des mains et des pieds est toute ridée; la surdité est complette, des taches d'une couleur rouge-obscure ou bleuâtre apparaîssent sur toute la superficie du corps, et principalement dans les extré-

mités inférieures ; la prostration augmente considérablement ; les pouls sont quelquefois imperceptibles ; d' autresfois durs, et accélérés, et même simplement fiévreux et faibles ; la langue est sèche et couverte d' une matière jaune et tenace : elle est aussi large, applatie et froide : la soif est ardente ; les yeux se ferment, mais l'une des paupières cependant est toujours moins basse que l' autre ; les prunelles sont poudreuses et fixes ; la physionomie acquiert une teinte plombée et sinistre, et maigrit à vue d'œil, ce qui réuni à la couleur des lèvres et à la fermeture des yeux, forme le caractère d' une physionomie que j' appelle, moi, colérique : le nez, la bouche, et le menton présentent une figure hypocratique.

Troisième Période.

Enfin, après quelques momens d'arrêt dans ce même état, le vomissement diminue, ou se supprime entièrement ; la diarrhée continue insciemment, la parole est détruite ou interrompue, il y a immobilité complette, et elle n'est interrompue que par quelque soubressaut que les spasmes occasionnent, la douleur à l' épigastre est des plus sensibles ; le délire quelquefois continue avec des musssitations, et des mouvemens incohérens ; les douleurs de tête conservent toujours la même position, et elles ne changent pas de nature ; les taches qui se manifestèrent à la deuxième période, s' élargissent tellement qu'elles couvrent presque toutes les extrémités, la physionomie est toute cadavéreuse, les cheveux et le poils deviennent hérissés et durs ; l' un des yeux se ferme entièrement, l'autre

reste entr'ouvert, et en levant les paupières on s'apperçoit que les prunelles sont dilatées, fixes, et poudreuses; les pulsations de l'artère du carpe deviennent presqu' imperceptibles, celles des jugulaires et des tempes éprouvent le même effet; les doigts des mains et des pieds se resserrent, la peau de la partie intérieure du metacarpe et des phalanges des mains et des pieds se conserve ridée: enfin, tout le corps se refroidit de plus en plus, et se roidit; et ce n'est qu'après quelque moment d'une telle position, que le médecin s'assure que le malade à cessé de vivre.

Je crois qu'il est inutile que j'ajoute à l'exposition des symptômes, qui se manifestent lors du cholera morbus 1.r degré toutes les observations que les malades vous font des diverses sensations qu'ils éprouvent, durant le court espace où ils sont encore sains d'esprit et ils peuvent s'exprimer; car ces relations sont extrêmement variables: elles se ressentent des circonstances dans les quelles ils se trouvent, et du tempérament qu'ils ont.

Les uns, par exemple, disent que la douleur qu'ils ressentent à l'épigastre est comparable à celle qu'on éprouverait lors de l'application d'un bouton de feu; les autres, au contraire, à celle que l'on souffrirait si l'on y placait un morceau de glace.

Quant aux douleurs de tête, tous s'accordent à dire qu'elles peuvent être comparées à celle que l'on ressentirait si l'on se trouvait sous le coup d'un poids de cent *poudes*; celui-ci dit qu'il se trouve soulagé après avoir vomi, d'autres prétendent qu'ils sont plus mal.

Les crampes pour les uns sont fort douloureuses;

les infortunés en poussent des hurlemens; d'autres les souffrent avec résignation et ne s'en plaignent pas.

Ces différences proviennent des divers degrés de susceptibilité qu'ont les malades : l'expérience nous le confirme journellement dans les autres maladies.

Ce n'est pas des douleurs ou des diverses versions qu'ils font de leurs souffrances, que l'on doit juger des principaux caractères de la maladie épidémique, celles-ci en effet varient à l'infini, et quelquefois elles peuvent même vous induire en erreur : aussi, les observations que le médecin a faites, et les conséquences qu'il en a déduites, sont-elles les seules à consulter.

CHOLERA 2.me DEGRÉ.

Le cholera 2.e degré, c'est-à-dire celui qui commence à se manifester vers le milieu de l'épidémie, diffère du cholera 1.r degré soit parceque les symptômes se développent avec moins de violence, soit par leur diversité, même aussi par le tems qu'il met à passer d'une période à une autre, que pour être presque toujours compliqué avec des gastriques ou des flegmasies.

L'individu, après avoir éprouvé trois ou quatre jours quelque mal aise, est finalment attaqué du cholera : voici quels sont les symptômes qui le constatent.

Symptômes de la premiere Période.

Legère douleur à la tête, quelques nausées, borborygmes çà et là dans la région abdominale, légères crampes à de longs intervalles d'un accès à l'autre aux extrémités inférieures ou supérieures, suivies de

quelque frisson le long des muscles du dos; diminution d'ouie, la physionomie quelque peu abattue, la langue ne répond pas aux divers besoins de l'âme; les pouls sont faibles, et à peine fièvreux.

Lorsqu'on rencontre une complication gastrique, la langue est couverte d'une matière jaunâtre, et le mal de tête est plus fort et d'une nature gravative.

Si c'est, au contraire, une complication inflammatoire, les pouls alors ont plus de vivacité, et résistent un peu à la pression, les douleurs de tête ne sont plus gravatives, mais en général pulsatives et lancinantes.

La durée de cette première période est de 24 à 36 heures.

Seconde Période.

Lorsque de la première période des circonstances particulières n'ont pas permis au malade de recourir à un médecin, la maladie passe à la 2.e période; ses symptômes alors sont:

Les douleurs de tête continuent à être gravatives à la base du crâne, ou à être générales et lancinantes suivant les complications: elles n'amènent pourtant jamais le délire, si ce n'est dans le cas où il y a complication d'une très-forte inflammation;

Vomissemens abondans de matières fort amères, mais inodores: le malade se trouve, après avoir rendu, plus tranquille et moins opprimé, les efforts de vomissemens ne sont pas continus comme dans le cholera premier degré: ce n'est qu'à l'intervalle d'une heure ou deux, qu'ils se manifestent, à moins toute fois

dans le cas d'une forte complication. Les crampes continuent, mais elles ne roidissent pas totalement les membres; les frissons du dos cessent; mais les extrémités, les inférieures sur tout, se refroidissent. Quelquefois l'épigastre devient douloureux à la pression.

La physionomie continue à être abattue sans cependant avoir cette teinte plombée et sinistre, qui caractérise toujours le cholera au premier degré; la langue reste couverte d'une matière blanchâtre, mais ni elle se refroidit, ni elle est tout-à-fait immobile: les lèvres, toutes les fois qu'il y a complication inflammatoire, deviennent quelque peu rouges: autrement elles restent dans leur état naturel; s'il y a complication gastrique, la soif est ardente; autrement, modérée; les pouls seuls, dans le cholera 2.e degré, se maintiennent faibles, à peine fiévreux; s'il y a au contraire complication inflammatoire, les pouls alors sont durs, vifs; ils prouvent qu'il y a un degré de fièvre qui n'est pas proportionné à l'état d'abattement où se trouve le malade, et, dans ce cas, la douleur à l'épigastre quelquefois est patente et très-sensible: cette période dure au moins deux ou trois jours.

Troisième Période.

Dans le cholera 2.e degré sans complication les crampes, à la troisième période, sont plus rares, ou disparaissent tout-à-fait. Les extrémités reprennent presque leur première chaleur; la langue, quoique encore blanchâtre commence sur les côtés à reprendre sa couleur, et lorsque les crampes sont entièrement disparues, a lors elle répond davantage aux mouvemens

volontaires; le vomissement dinminue ou il cesse; la diarrhée seule quelquefois ne discontinue point : les matières en sont albumineuses, aqueuses, et sans odeur.

Lorsque la diarrhée est abondante, et qu'elle a lieu fréquemment, les urines sont en fort petite quantité et sans couleur : si elle diminue, celles-ci au contraire viennent avec plus d'abondance, et sont plus colorées; l'abattement général est moins fort, la physionomie est plus naturelle, le malade commence à répondre avec facilité aux demandes qu'on lui fait; l'ouie est plus clair et plus sensible; les pouls sont plus vifs et le paroxisme se développe beaucoup plus; aussi il laisse quelque tems le malade dans un état *apirètre*. Cette période se prolonge jusqu'à ce que tous les symptômes disparaissent peu à peu, et laisse entrer le malade en convalescence.

Lorsqu'il y a complication gastrique, les choses ne se passent pas avec la même régularité; mais au contraire certains symptômes s'aggravent, ou restent dans le même état jusqu'à ce que l'on ait entièrement détruit la complication: la ceffalée gravative et la diarrhée abondante peuvent être mises au nombre de ces symptômes.

Lorsque la complication est inflammatoire, ainsi qu'on l'a dit plus haut, les douleurs de tête sont lancinantes et fort douloureuses, surtout à la région des tempes; la diarrhée continue également à être abondante, et quelquefois les évacuations sont pénibles, et ne produisent aucun soulagement; les yeux deviennent plus rouges, les pouls sont vifs; ils indiquent un degré de fièvre éminent.

La douleur à l'épigastre est des plus vives. Cet état d'irritation générale contribue aussi quelquefois à aggraver les symptômes propres du cholera, c'est-à-dire, il accroît les crampes, il produit des spasmes, il roidit entièrement les membres, et refroidit le corps de l'individu; aussi n'est-ce qu'après avoir traité la complication inflammatoire, ainsi que je l'indiquerai lorsque je parlerai de la méthode du traitement à adopter, que la gravité des symptômes appliquables au cholera disparaît et que la maladie reprend ce paisible caractère, qui est le propre du cholera 2.e degré.

Comme j'ai toujours reconnu que le cours de la maladie, que l'on vient de décrire, est constamment celui du cholera 1.r degré et qu'à peu de choses près le cholera 2.e degrè se manifeste avec l'appareil des symptômes dont l'on a parlé, je crois qu'il est bon, avant de passer outre, c'est-à-dire soit à la classification de la maladie, soit à son traitement, de donner la description des résultats pathologiques des nécroscopies, et tels quels j'eus lieu de les observer dans les diverses sections que je fis.

Pour en faciliter l'intelligence je les ferai précéder d'un précis sur la maladie et les remèdes que l'on administra.

CHAPITRE IX.

1.re SECTION.

Ivan, serf, âgé de 32 ans, d'un tempérament sanguin, fut porté à l'hôpital le 19 juillet, à deux heures après midi: il présentait les symptômes suivans:

Physionomie colérique, l'une des paupières ouverte et l'autre entr'ouverte, prunelles dilatées, fixes, et poudreuses, prostration extrême des forces, taches livides sur la superficie du corps, et surtout aux extrémités; douleurs des plus vives à l'épigastre, spasmes partout le corps avec roideur des membres inférieurs et supérieurs, fréquens vomissemens, et diarrhée abondante; la chaleur du corps extrêmement diminuée, parole interdite, langue sèche, et couverte d'une matière jaunâtre, pouls fièvreux et étroits.

On mit pour quelques minutes le malade dans un bain à 30 degrés de chaleur (thermomètre Reaumur); on l'essuya et l'on y appliqua des synapismes à la plante des pieds, et un large vésicatoire à l'épigastre: l'on y fit des frictions aux extrémités avec de l'esprit de sel ammoniac caustique délayé dans de l'alkohol canfré; pour l'intérieur je prescrivis trois grains de sousnitrat de bismut dans une cuiller d'eau de canelle; ceci devait se répéter de deux en deux heures: à 5 heures il n'existait plus.

Le 20 juillet, à quatre heures environ du matin, on fit l'autopsie du cadavre, où l'on remarqua les

phénomènes suivans: A l'intérieur la superficie du corps livide; celui-ci était roide, et surtout aux extrémités, que l'on ne put jamais plier, quelques efforts que l'on ait fait; les mains entièrement crispées et serrées, les ongles livides, et totalement repliées à l'intérieur; l'une des paupières fermée et l'autre entr'ouverte, les prunelles fixes et dilatées; les cheveux et la barbe hérissés et durs.

En enlevant le crâne l'on vit les vases de la dure mère gonfles et pleins d'un sang noir; découverte la substance cérébrale, l'artère basilaire et ses ramifications, et l'artère calleuse abondaient d'un sang de la même espèce.

En coupant la substance cérébrale l'on remarqua qu'à l'exception de divers points d'un rouge-obscur que l'on voyait ça et là, elle paraîssait, quant à sa consistance et à sa couleur, se trouver dans son état naturel.

L'on trouva dans les ventricules, et à leurs cornes, et dans l'aqueduc de Silvius plus d'une demi once de sérosité qui s'y était entassée.

La moëlle épinière n'offrait aucune altération, si ce n'est une majeure densité dans sa substance vers la 3.me et 4.me vertèbre lombaire.

Lors de l'ouverture de la cavité du torax les poumons se trouvaient dans un état naturel; leurs vases étaient remplis d'un sang rouge écumeux; le péricarde n'avait pas changé; le cœur se trouva couvert de graisse et les ventricules droit et gauche remplis d'un sang grumeleux, fort noir, et vers les côtés l'on trouva une coagulation blanchâtre et fibro-gelatineuse; néanmoins elle était plus abondante et plus vi-

sqeuse dans le ventricule droit que dans celui de la gauche. En disséquant le larynx et la trachée, le premier ne présenta aucune anomalie, l'autre était cependant plus dure et plus rouge qu'à l'ordinaire.

L'air avait étendu l'estomac et les intestins, la membrane intérieure du duodenum, du jejunum était enflammée et rouge: quelques taches blanches les couvraient, et elles se perdaient vers le milieu de l'illeum. Le reste des intestins était d'une couleur naturelle: le foie, la rate et le pancreas n'offraient aucun phénomène; la seule vessie du fiel était remplie d'une bile fort noire et épaisse, la vessie urinaire extrêmement resserrée, vide et intérieurement ridée et pâle: Quant à l'artère aorte, elle était pleine d'un sang noir et grumeleux.

2.e SECTION.

L'esclave Olga, agée de 28 ans, enceinte d'environ 5 mois, que je visitai le 24 juillet, vers les 10 heures du matin, présentait les symptômes suivans:

Yeux à demi fermés, face colérique, surdité complette, spasmes très-violens, délire, vomissemens abondans, diarrhée continue, et à l'insu du malade, trisme, lividité totale des extrémités avec roideur des mêmes parties; la peau des mains et des pieds était ridée à la partie intérieure: les ongles livides et courbés en dedans, les pouls imperceptibles aux carpes et aux tempes: la main placée sur l'épigastre; on avait des signes d'une sensation fort douloureuse; la chaleur du corps était sensiblement diminuée.

L'on ordonna des frictions d'alkohol canfré; l'on

y appliqua des synapismes à la plante des pieds et un vésicatoire à l'épigastre; l'on prescrivit 3 grains de sousnitrat de bismut à prendre de deux en deux heures, et, attendu le trisme, l'on administra un lavement de deux drachmes de laudanum, délayé dans quatre onces de tisane de ris.

Tandis qu'on faisait les frictions, l'avortement eut lieu, et demi heure après, c'est-à-dire à cinq heures et demie elle était au tombeau. A quatre heures du lendemain, l'on fit la section du cadavre: voici quels en furent les phénomènes.

Le tissu du corps gras, mais d'une couleur livide jaunâtre; les muscles de tout le corps extrêmement contractés, les yeux flasques et entr'ouverts, les prunelles étaient fixes et ouvertes, les mains fortement resserrées et ridées à la partie intérieure, les ongles livides, les cheveux et les poils hérissés et durs.

L'on trouva lors de l'ouverture du crâne les vases de la dure mère comme injectés d'un sang noir; l'on remarqua, après en avoir ôté les membranes, et découvert la substance cérébrale, que le cerveau était comme marqué sur divers points de taches blanches et jaunes. La substance cérébrale coupée; l'on trouva la substance même qui constitue le cerveau un peu plus consistante qu'à l'ordinaire; les ventricules latéraux étaieut remplis d'une sérosité légèrement sanguinolente, et du poids environ de deux gros; tout le reste se trouvait dans un état normal.

Lorsqu'on ouvrit la colonne vertébrale, on remarqua que la dure mère était plus relâchée qu'à l'ordinaire; la substance médullaire était quelque peu

rouge; l'on trouva, en visitant la cavité de la poitrine, que les poumons étaient d'une couleur bleu-rouge, et qu'ils étaient tachetés de plusieurs points noirs; on les coupa, et l'on sentit que le parenchyme bruissait sous le scalpel. Le cœur était rempli d'un sang noir; la superficie extérieure du ventricule gauche avait une couleur de bleu-obscur; elle était comme parsemée de taches noires, l'intérieure était naturelle.

Les valvules tricuspides et la membrane intérieure de l'aorte étaient rouges, et remplies d'une masse fibro-gelatineuse, fortement attachée, et dont la couleur était blanchâtre; on voyait aussi dans le ventricule droit une même masse fibro-gélatineuse, et elle était également et avec tout autant de force attachée aux côtés.

Le foie, la rate étaient dans un état normal; la vessie du fiel avait été remplie et tendue par une bile d'une couleur verte-obscure; l'air avait tendu l'estomac et les intestins, mais ils se trouvaient dans leur premier état naturel. L'aorte était pleine d'un sang noir et grumeleux; les reins étaient naturels, mais en les pressant il en sortait une quantité de sang très-noir.

La vessie urinaire resserrée, ridée et pâle: l'uterus resserré et plein de sang et de sérosité; les ovaires étaient également remplies d'un sang noir.

3.me SECTION.

Paul, serf de la Couronne, âgé de 60 ans, d'un tempérament sanguin, que je visitai le 27 juillet à 10 heures du matin, présentait les phénomènes suivans:

Le tissu du corps décharné, face colérique, vomissemens violens, diarrhée abondante et fort puante;

spasmes répétés et fréquens ; les extrémités roidies et livides, langue couverte d' une matière jaunâtre, céfallée avec délire, douleur violente à l' épigastre, pouls serrés, durs, intermittens, mais fiévreux: la chaleur du corps totalement diminuée. Voici les prescriptions que l' on fit.

Bain chaud à 30 degrés, sinapismes à la plante des pieds, vésicatoire à l' épigastre, saignée d'une livre au bras, trois grains de bismut de deux en deux heures, boissons froides vinaigrées avec de l' acide sulphurique.

A cinq heures l' on visita le malade, et, comme les symptômes n' avaient pas changé, l'on ordonna douze sangsues aux tempes ; et l'on continua à lui donner le bismut : à six heures du soir le malade dormait pour toujours. Le 30 à 5 heures environ du soir on fit l'autopsie, et l' on nota :

La surface du corps totalement livide et contractée d'une manière spasmodique, les doigts des mains et des pieds fortement resserrés ; la peau de la paume de la main et des doigts était ridée ; la physionomie abattue, les yeux entr'ouverts, et avec l' albugineuse jaunâtre: il sortit, en retournant le cadavre, de la bouche et des narines, une quantité de matières fort-puantes; les cheveux et les poils extrêmement hérissés et durs.

L' on trouva, lors de la dissécation de la peau de la tête, les artères des tempes extrêmement gonfles, et pleines d'un sang fort noir ; le crâne étant ôté, l'on vit que les vases de la dure mère contenaient fort peu de sang, mais il était d'une couleur très-noire, il se répandit, lors de l'ouverture du cerveau, une

quantité de sérosité; elle se trouvait entre la membrane intérieure et la substance cérébrale, et elle était en si grande quantité qu'elle se répandait aussi dans les sinuosités de la superficie cérébrale.

Les hémisphères coupés, l'on trouva que l'artère caleuse n'avait pas de sang: la substance cérébrale pourtant semblait plus compacte, et offrir plus de résistance que dans son état naturel. Les ventricules latéraux, que l'on mit à découvert, contenaient une quantité de sérosité. Du reste, les plexus coroidés étaient plus pâles, et aux cornes postérieures ils s'étaient changés en idatides: quant aux autres parties, elles étaient dans leur état naturel.

Lors de l'ouverture de la colonne vertébrale l'on remarqua que la dure mère était partout relâchée, et pâle; celle-ci étant enlevée, on détacha aisement l'aracnoidée de la pie meninge, à l'exception toutefois d'un point aux environs de la 2.e vertèbre dorsale, où elle s'y trouvait fortement attachée; à l'égard de la substance de la moëlle épinière, elle n'offrait rien de remarquable. Dans la poitrine les deux poumons étaient d'une couleur grise obscure, et d'une consistence naturelle; le péricarde se trouvait plein de graisse; le cœur trés-flasque; dans l'atrium droit on trouva une masse blanche jaunâtre de matière fibro-gélatineuse; elle était couverte d'un sang noir et grumeleux, et elle descendait jusqu'au ventricule, qu'elle remplissait totalement; elle était fortement liée par des fibres charneuses aux valvules tricuspides, et aux valvules semilunaires. L'on découvrit dans l'atrium gauche une autre masse fibro-gélatineuse, dont

la nature, la couleur étaient les mêmes, et qu'un sang très-noir recouvrait, et qui vers la partie supérieure se trouvait fortement attachée aux valvules mitrales, et à l'inférieure se prolongait jusqu'au ventricule où elle était aussi fortement attachée. On trouva, en examinant le plexus solaire, qu'il était plus gros, plus dur qu'à l'ordinaire, et d'une couleur rouge. Le foie paraîssait d'une couleur plus obscure qu'il ne l'est naturellement; mais il n'offrait pourtant aucune altération dans sa substance, la petite vessie du fiel était tendue, elle renfermait une quantité de bile grumeleuse et verte. La rate, le pancreas et les reins se trouvaient dans un état normal; la vessie urinaire fortement contractée, ridée, et absolument vide; l'estomac et les intestins n'offraient aucune altération, si ce n'est qu'ils étaient plus flasques qu'à l'ordinaire; dans l'estomac et le duodenum il y avait un épanchement de bile; l'aorte descendente, dans la region abdominale surtout, se trouva remplie d'un sang noir et grumeleux : ses membranes néanmoins, n'offraient aucune altération.

4.E SECTION.

L'Esclave Eutimie, agée de 30 ans, enceinte de huit mois environ, d'un tempérament nerveux, que je visitai le 3 août, à deux heures après midi, présentait les symptômes suivans.

Prostration extrême des forces, face colérique, spasmes épouvantables, délire, vomissemens, diarrhée, douleur violente à l'épigastre, chaleur palpablement diminuée, aux exrémités surtout; celles-ci étaient d'une extrême roideur : sein très-dur, pouls petits, mais

durs et fréquens. On prescrivit les remèdes suivans:

Saignée d'une livre au bras, trois grains de sous-nitrat de bismut de deux en deux heures, sinapismes à la plante des pieds, vesicatoire à l'épigastre: après deux heures je visitai de nouveau la malade; les symptômes étaient les mêmes, mais il s'y était ajoutée l'hémorragie utérine: j'ordonnai une autre saignée de six onces; demi heure après elle accoucha d'un fétus mort: la malade expira.

Le lendemain l'on ouvrit le cadavre; l'on remarqua les phénomènes suivans: Contractions de tout le corps; de larges taches livides sur la peau, aux extrémités surtout, les mains fortement serrées, les doigts ridés, les cheveux hérissés, la physionomie abattue et cadaverique: l'on trouva, en ouvrant le crâne, que les vases de la dure mère étaient remplis d'un sang très-noir, que l'aracnoidée était très-pâle, et qu'elle s'attachait en plusieurs endroits à la pie meninge: cette dernière toutefois se détachait aisement du cerveau, mais elle laissait voir que ses vaisseaux avaient été fortement injectés: on voyait dans la substance du cerveau plusieurs points noirs, et que le centre semioval paraissait être plus mou et plus flasque; dans les ventricules latéraux, on trouva une quantité de sérosité sanguinolente; les plexus coroidés etaient gonfles de sang. La colonne vertébrale ouverte, et la dure mère coupée, il en sortit une quantité de sérosité sanguinolente: La superficie intérieure de celle-ci avait une couleur rouge; les vases de la pie méninge étaient extrêmement remplis de sang, surtout vers la queue équine. Beaucoup de sérosité s'etait également

répandue dans toute la colonne vertébrale; la substance médullaire etait plus molle qu' à l' ordinaire.

Les poumons étaient pleins d' air et recouverts de points noirs; le poumon gauche s' était fortement attaché aux côtes; la superficie intérieure était d' une couleur obscure; le cœur n' avait pas extérieurement changé. On trouva dans le ventricule gauche, que l' on ouvrit, une quantité de sang très-noir, et une masse fibro-gélatineuse d' une couleur blanchâtre, qui y était fortement attachée par des bandes charneuses: elle passait dans l' atrium, et de nouveau elle s' attachait aux valvules tricuspides; dans le même atrium on retrouva une autre masse de la même nature, mais plus consistante que la première: elle remplissait également toute l' oreillette où elle était fortemente attachée par d' autres bandes charneuses. Il s' y trouva aussi dans le ventricule gauche une autre masse de la même qualité, et de la forme d' un ver: elle s' attachait aux valvules mitrales; elle était toute couverte de sang très-noir.

Le péritoine était dans un état normal, l' estomac totalement vide, le duodenum légèrement tendu par une quantité de bile fort noire et épaisse: quant au reste des intestins, il n' avait pas changé. L' uterus semblait fort enflammé: il contenait beaucoup de sang; la vessie urinaire vide et contractée; le plexus solaire était plus gros qu' à l' ordinaire, sa substance quelque peu rouge: l' aorte descendante était remplie d' un sang très-noir, grumuleux: les membranes intérieures de l' aorte et de la veine cave étaient quelque peu plus pâles.

Les autopsies que je fis furent en grand nombre, et toutes, à quelque chose prés, offrirent plus ou moins les mêmes résultats. C'est pourquoi je me bornerai, pour être plus court, à diviser tous les phénomènes que les cadavres colériques présentèrent en trois cathégories: c'est à dire,

1.° Phénomènes constans dans tous les cas;

2.° Ceux qui sont les plus fréquens, mais qui ne sont pas communs à tous;

3.° Les phénomènes plus rares.

N. 1.er

Phénomènes constans dans tous les cas.

1. Lividité sur toute la superficie du corps, et surtout aux extrémités;

2. Roideur du corps, et surtout aux extrémités;

3. Rides sur la peau des doigts des mains et des pieds;

4. Le sang noir, grumuleux, et surabondant dans les veines;

5. Gonflement dans la veine cave supérieure et inférieure, et dans la veine porte;

6. Un sang, quasi noir dans le systême artériel;

7. Une matière fibro-gélatineuse (vulgairement pseudo-polipe) dans l'atrium, et dans le ventricule droit du cœur;

8 Un gonflement de sang dans les vases, que l'on dit du cœur;

9. La vessie urinaire contractée et vide, ou renfermant une fort petite quantité d'urine;

10. Un épanchement de sérosité dans les ventricules du cerveau;

11. Les cheveux et les poils hérissés et durs.

2.e

Phénomènes fort fréquens, mais non communs à tous.

1. Physionomie cadavérique;

2. Yeux concaves et abattus;

3. Les vases du cerveau et du cervelet pleins d'un sang noir;

4. Les seins de la dure mère gonflés d'un sang noirâtre;

5. Une effusion de sang noir entre le corps des vertèbres et leurs ligamens postérieurs, surtout entre les vertèbres cervicales et lombaires;

6. Les vases de la pie meninge remplis de sang dans la région cervicale et lombaire;

7. Une effusion de sérosité entre l'aracnoidée et la pie meninge, dans le cerveau et le cervelet;

8. Une condensation de l'aracnoidée sur divers points du cerveau, du cervelet et de la moëlle épinière;

9. Une masse fibro-gélatineuse dans l'atrium et dans le ventricule gauche du cœur;

10. Les veines et les artères du diafragme remplies de sang;

11. La tension de la petite vessie du fiel.

3.e

Phénomènes plus rares.

1. Une abondance de sang dans les vases de la dure mère;

2. La dure mère dans la colonne vertébrale d'une couleur rouge peu foncée;

3. Au même endroit une couleur rouge foncée de la pie meninge;

4. Un gonflement des plexus coroidés;

5. Plusieurs ecchymoses à la surface du cerveau, et surtout à l'éminence quadrigémine;

6. Quand l'on entâme le cerveau, l'on remarque quelques points sanguinolens dans la substance même du cerveau;

7. Une mollesse notable sur quelques points de la moëlle épinière;

8. La moëlle épinière d'une couleur plus rouge;

9. Les poumons étant coupés, il en sort un sang écumeux, rouge, et quelquefois noirâtre;

10. Les vases du péricarde remplis de sang;

11. Plusieurs taches blanchâtres sur la surface du cœur;

12. Bandes blanchâtres, mais diverses, des vases lymphatiques sur la superficie extérieure du cœur, et dans la direction des gros vases;

13. Une ecchymose autour la base du cœur, et dans la partie extérieure;

14. Une couleur rouge, et quelquefois bien foncée dans la superficie intérieure de l'*aspera artère*;

15. Une couleur rouge sur la surface intérieure et extérieure de l'artère aorte;

16. Une matière fibro-gélatineuse dans les artères carotides, vertébrales, et autres plus petites;

17. Les vases de l'omentum pleins de sang;

18. L'estomac et les intestins çà et là tendu par l'air;

19. Ceux-ci sont sur quelques points légèrement enflammés, mais sans condensation de membranes;

20. Une couleur rouge-obscure des intestins, avec condensation des membranes;

21. Une couleur presque noire des intestins, avec une grande condensation des membranes intérieures;

22. Des tâches noires sur les intestins avec condensation des membranes, mais saus corrosion;

23. Un amas de bile d' une couleur tantôt noire, tantôt verdâtre, tantôt jaune;

24. Une couleur d'un léger rouge sur la surface intérieure de la vessie urinaire;

25. Une couleur d'un rouge livide de l'uterus, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, suivi d'une légère inflammation des trompes de Falope;

26. le ganglium cervical inférieur et le solaire de l'abdomen plus volumineux qu'à l'ordinaire, et d'une couleur rouge cendrée;

27. Plusieurs taches rouges sur le nerf vague, à l'entrée de la poitrine, et presque au commencement du recurrent de Galien.

L'on remarqua quelquefois, en outre, plusieurs autres phénomènes, tels que adhérences, scirrus, suppurations, etc. etc., mais, comme ils sont également propres à d'autres maladies, je crois que je puis les supprimer.

CHAPITRE X.

Dans quelle classe de maladie doit-on ranger le Cholera Morbus.

Sauvage, Vogel, et Tourelle regardèrent cette maladie comme appartenant aux fluxs; Cullen et Clark la placèrent parmi les maladies nerveuses, et les spasmes; le professeur Pinel écrit qu' elle est une variété des gastriques, et l' énumère parmi les fièvres bilienses, Geoffroy parmi les flegmasies. Aussi l'on doit concevoir l'embarras que l'on éprouve quand l'opinion des médecins est si divergente pour classifier le cholera morbus sporadique, lorsqu' il s' agit de déterminer à quel genre de maladie appartient le cholera morbus épidémique.

En effet, vu que tout dans cette maladie jusqu' à présent est mystére, et qu'elle ne suit pas une progression continue et indépendante, il est impossible, que l'on puisse nettement décider une question si obscure. Aussi, je ne procéderai qu' avec la plus grande reserve, et je me bornerai à exposer les diverses opinions, que les différentes raisons dont se prévalurent les Cliniques les plus distingués, qui se trouvaient alors à S. Pétersbourg, pour appuyer le systême qu'ils croyaient se rapprocher le plus de la verité.

Dès l'apparition de l'épidémie tous les médecins Russes, en en observant les symptômes, s'accordèrent à y reconnaître le vrai cholera morbus des Indes.

Les partisans de l' ancienne école de Brown, s'appuyant sur l' autorité de leurs maîtres et sur l' expérience

des médecins classiques Anglais, qui depuis longtems exerçaient dans les Indes, n'hésitèrent pas à regarder cette maladie comme nerveuse, et dès-lors, en partant d'une telle classification, ils recoururent aux remèdes qu'ils crurent les plus convenables pour prévenir les funestes effets d'un fléau aussi terrible.

Ainsi qu'on le pratiquait dans les Indes, l'on ordonna successivement rhum, vin de Madère, poivre, canelle, opium, tant en substance que préparé sous plusieurs formes, canfre, mosc, asse fétide, valeriane, angélique, et le phosphore.

Ce traitement n'ammena pas les crises que l'on en espérait obtenir par la sueur; au contraire tous les malades misérablement perissaient. Une aussi épouvantable mortalité les attérra; et alors ces médecins, craignant que la maladie ne fût pas de nature à exiger des stimulans, et doués de ces sentimens qui sont toujours l'appanage de l'homme vertueux et d'honneur, abandonnèrent aussitôt leur opinion; ils crurent que la maladie pouvait appartenir aux flegmasies.

D'autres moins attachés à l'ancienne école, ou, peut-être, persuadés de la nouvelle doctrine de Rasori, Tomasini, Broussais, dès le début de la maladie, la rangèrent parmi les inflammations, et la traitèrent en conséquence, c'est-à-dire avec saignées, sangsues, digitale, tartre émétique, émulsions etc. etc. mais helas! ces médecins ne furent pas plus heureux que ceux qui cherchèrent, par une méthode opposée, à remedier aux désastreux effets de la maladie: aussi, comme la mortalité était la même, il semblait que Dieu ne l'eût envoyé que pour anéantir le genre hu-

main, et qu' aucune puissance terrestre ne pût y mettre un terme.

Dès-lors mus par les mêmes sentimens d'honneur et de philantropie dont les premiers s'étaient animés, ces derniers n'hésitèrent pas à considérer la maladie sous un autre aspect: ils la rangèrent parmi les neuroses, et ils adoptèrent le mode de traitement qui leur est propre.

En attendant la maladie allait en déclinant: les cholera 2.me degré commencaient à paraître; chaque jour les périodes, que la maladie parcourait, s'éloignaient les unes des autres; la mortalité était moins générale et moins fréquente; les médecins eurent le tems de revenir un peu de leur première terreur, et à examiner plus à l'aise les caractères de la maladie. On commença les nécroscopies: par les effets on cherchait à juger des causes.

Enfin la maladie cessait dans un pays pour aller en ravager un autre. Les médecins échappés au fléau communiquaient, il est vrai, leurs idées aux autres, mais l'état d'épouvante était encore trop général pour qu'il pût permettre des recherches exactes, des investigations savantes, préliminaires toujours indispensables pour arriver à la solution des questions abstraites que les sciences présentent; aussi la maladie ravageait deja S. Pétersbourg avant que les idées des médecins se fussent arrêtées sur la classification qu'on devait lui donner.

Mille fois l'on essaya et l'on répéta dans diverses circonstances, et dans plusieurs occasions le traitement des stimulans, et celui des contre-stimulans:

mais, dès l'apparition de l'épidémie ils n'ammenèrent que de fâcheux résultats: ce ne fut qu'à son déclin que les médecins, en se servant indistinctement tant de l'un que de l'autre (modérément bien entendu) commencèrent à obtenir quelque guérison: résultat qui confondait davantage les opinions, et loin d'eclaircir la question, il ne servait qu'à l'obscurcir.

Ainsi, des disciples embrasés de Brownianisme prescrivaient dans quelque circonstance des saignées, mais ils prétendaient que les complications seules les obligeaient à en agir de la sorte, quoique la maladie fût essentiellement nerveuse.

Partisans également acharnés du contre-stimulus non seulement ils s'abstenaient de prescrire des saignées, mais ils voulaient qu'on recourût, au contraire, à des stimulans: ils alléguaient que la tenuité des pouls et l'abattement général qui accompagnent toujours cette maladie, indiquaient assez que les contre-stimulans, à la tête des quels l'on a placé la saignée, lui étaient contraires.

Le résultat, d'ailleur, des nécroscopies n'offrait pas des données suffisantes pour que l'on pût avec assurance conclure quel était le systême primitif que le virus colérique attaque, et s'il agit activement ou négativement sur la fibre organico-vitale: il semble, au contraire, que celui-ci contribue à redoubler nos doutes sur la décision que l'on peut en porter.

Je vais, en effet, jetter un coup d'œil sur les onze phénomènes que j'ai décrits et que l'on remarque toujours, malgré la diversité des traitemens sur toutes les personnes victimes du cholera morbus 1.r degré:

J'exposerai succintement les différentes causes qui auraient pu par hazard y contribuer, en me gardant bien cependant d'affirmer qu'elles doivent être regardées comme les seules qui aient pu réellement produire les résultats pathologiques que l'on observa plus haut.

1.° Lividité sur la superficie du corps, et surtout aux extrémités.

Il semble qu'un tel phénomène dépende d'une espèce de léthargie, d'inertie, de manque enfin de vitalité des vases capillaires, qui les mette dans l'impossibilité de renvoyer le sang qu'ils reçoivent, pour qu'il puisse être reporté an cœur.

Un tel vice ne pourrait-il pas être la conséquence de la privatiou de cette impulsion que les nerfs donnent à toutes les fibres en général et dont les forces auraient été abattues, ou comme frappées de paralysie par le virus colérique?

Ce manque d'impulsion naît-il d'une débilitation originaire, comme on le remarque dans le Typhus, et les maladies ataxiques en général? ou faut-il en attribuer la cause à un excès d'orgasme, qui produit le même effet, et dont les maladies inflammatoires les plus violentes nous donnent l'exemple? ou bien provient-il d'un vice de l'humeur même qui, étant mal élaborée, perd les qualités aptes à exciter dans les membranes mêmes des vases le stimulus nécessaire à leur action?

Questions à mon avis fort obscures, et fort dificiles à résoudre; cependant l'on est dans le doute sur la vraie indication, que ce premier phénomène

présente, c'est-à-dire que l'on ne peut préciser ni quel est le systême qu'originairement le cholera morbus attaque, ni, dans tous les cas, comment il agit, c'est-à-dire si c'est d'une manière active, ou negative.

2.° La roideur des muscles, ceux surtout des extrémités:

Dès qu'il est reconnu que la lividité de la peau dépend de la stagnation du sang dans les vases capillaires, et dont un vice quelconque est la cause, il faut en conclure que toute la circulation se fait bien plus lentement. Dans une telle hypothèse il est probable qu'au moment de l'agonie tout le corps, les extrémités surtout, doivent se refroidir, et rester dans le même état de roideur où elles se trouvaient dans le cours de la maladie. Le Docteur Louis (de la mort apparente) a prouvé par diverses expériences que la roideur que l'on remarquait pendant un certaiu tems chez les cadavres, devait être attribuée à leur entier refroidissement. Ainsi, en admettant pour vraie l'hypothése dont l'on a parlé plus haut, ce second phénomène ne nous serait d'aucun secours dans nos recherches.

3.e Rides de la peau des doigts.

Lors de la description des symptômes de la maladie j'ai déjà fait remarquer, que le cholera morbus semble avoir la propriété d'amaigrir à l'instant, et d'une manière prodigieuse les malades; aussi au moment où ils expirent, tous restent-ils privés de ce tissu cellulaire qui ennoblit les formes, et qui seul peut leur prêter ces contours gracieux dont la jeu-

nesse et le beau sexe surtout sont doués. Il n'est donc pas surprenant que, lorsque les malades viennent à être privés de ce tissu cellulaire, la peau, enveloppe mobile et élastique, se montre ridée dès le moment où les muscles qui sont au dessous, sont violemment contractés par la maladie ; et lorsque je me rappelle que j'ai toujours trouvé plus de rides chez des sujets vieux, décharnés et abattus, il me semble qu'un tel fait ne puisse être l'objet d'aucune doute.

4.e et 5.e 6.e 8.e phénomènes.

Ne pouvant expliquer comment la circulation du sang n'était pas sujette à l'empire de la volonté, puisque le mouvement et la vitalité du cœur dépendent du systême nerveux, dès-lors du cerveau, Haller et toute son école ayant observé que la circulation pouvait s'exécuter dans les acéfales, et que les mouvemens du cœur ne cessaient même pas chez les décapités, pensèrent que cet organe était totalement indépendant du systême nerveux, qu'il était doné d'une force à lui propre, d'une irritabilité capable de produire, par elle même, tout le mécanisme de la circulation.

En distinguant néanmoins les mouvemens du cœur pendant la vie de ceux qu'il a encore lorsqu'il n'est plus sujet à l'influence nerveuse, on reste aisement convaincu de la futilité de cette prétendue force irritable.

Quand dans les acéfales il y ait circulation, que chez des décapités les mouvemens du cœur se fassent encore sentir, tout cela est hors de doute ; mais de tels faits ne prouvent pas que les mouvemens du

cœur ne dépendent pas de l' influence nerveuse : autrement il faudrait supposer que tous les nerfs tiraient leur source du cerveau, ce qui est de toute fausseté. Il est prouvé en effet, que les mouvemens que l' on voit se prolonger quelques heures sur un cœur que l' on a même extrait de sa cavité, et dès-lors, arraché à toute influence nerveuse, seraient insuffisans pour continuer la circulation. On connaît les expériences multipliées que le Docteur Legallois a faites sur diverses espèces d' animaux, et de divers âges : elles prouvent victorieusement que le cœur reçoit la force motrice de l'influence nerveuse, qui provient non seulement du cerveau, mais surtout aussi de toute la moëlle épinière indistinctement, à la différence pourtant des muscles qui sont sujets à l'empire de la volonté, dont chacun est alimenté par une portion déterminée de la même moëlle. Dès-lors, si le virus colérique agit sur tout le système nerveux en général, il est hors de doute que le cœur, qui tire toute sa force motrice des nerfs innombrables que les trois plexus cardiaques fournissent, doit s' en ressentir, et partant relentir ses mouvemens.

Le sang est lentement lancé dans les artères pulmonaires, l'altération chimique qu' il doit subir dans les poumons reste imparfaite: ainsi, le sang artériel, lorsque la circulation est viciée, ne peut acquérir cette couleur rouge qui lui est propre, le veineux reste plus noir, plus épais, surtout dans les grands troncs où il y en a une plus grande quantitè, ainsi qu' à l' origine de la veine cave supérieure et inférieure, et dans la veine porte.

Que l' on ne croye pourtant pas que je venille exclusivement attribuer ces phénomènes à une affection nerveuse principale, active ou passive, puisque le virus colérique pourrait directement agir sur les viscères de la digestion, sur le foie, la rate, le pancreas, etc. etc. et en vicier les fonctions à un point que leurs humeurs contribuassent à former un chyle imparfait, mal élaboré et incapable d'aquérir les qualités requises lorsque de la citerne de Pequet il vient à se verser dans la veine cave, d'où ensuite il est distribué par les artères pour réparer les continuelles déperditions.

7.° Une matière fibro-gélatineuse dans l'atrium et le ventricule du cœur.

Si l'on admet un vice dans la circulation, et quelle qu'en puisse être la cause, il peut se faire que le sang, que les veines portent jusqu'au cœur, arrivant avec peine, même peut-être déjà altéré dans ses principes, et ne trouvant plus dans les fibres de ce muscle une force suffisante pour être lancé par les oreillettes dans les ventricules, il laisse dans les mêmes réceptacles quelques molécules des principes qui le composent, et qui, en s'agglomérant peu à peu, et à fur et à mesure que les sistoles et les diastoles s'affaiblissent, forment enfin cette masse fibro-gélatineuse (pseudo polipe), que l'on retrouve toujours en procédant aux dissections des colériques.

9.e Phénomène:

La vessie urinaire contractée, vide, ou renfermant une petite quantité d'urine.

Dès le moment que l'on a remarqué que les con-

vulsions sont toujours constantes dans cette maladie, l'on sait qu'à leur premier accès la vessie urinaire est dans tous les cas l'un des viscères le premier à s'en ressentir. L'émission en effet de l'urine est un effet fort fréquent des attaques convulsives.

Si l'on a d'ailleurs égard aux évacuations extraordinaires aux quelles le malade est sujet, tant par suite des vomissemens que par les voies intestinales, il n'est pas étonnant que les sources des urines soient épuisées, et que dès-lors la vessie urinaire soit restreinte, ou contractée.

10.e Un épanchement de sérosité dans les ventricules du cerveau.

Il semble que cet épanchement dépend d'une affection de la substance même cérébrale, ou d'une inhabilité que les glandes absorbantes ont contractée, et qui est elle même toujours occasionnée soit directement, soit indirectement par l'action du virus. Néanmoins, comme l'on ignore l'organisme de ce viscère relativement au mode d'agir, on ne peut exactement se rendre compte d'un tel phénomène: mais si l'on raisonne par analogie, l'on sait que c'est une chose commune, que lorsque les viscères sont affectés, leurs fonctions s'altèrent; les sécrétions augmentent, ou diminuent suivant la destination qui leur est propre.

11.e Les cheveux et les poils durs et hérissés.

Comme les cheveux et les poils ont leur racine dans le tissu cellulaire, il est à supposer que dès le moment où les muscles, qui s'y trouvent dessous, sont violemment contractés, ils se trouvent également tiraillés dans leurs racines, et prennent une direction

opposée à celle qu'ils avaient dans leur état naturel. Au surplus, lors de la description de la maladie l'on a déjà remarqué que cette violente contraction était un des symptômes qui se manifestent toujours chez les individus affectés du cholera.

Ainsi, comme il est hors de doute que, si l'on s'arrête à l'abattement subit dans le quel les malades tombent, une telle maladie influe aussi sur le moral il pourrait se faire également, qu'elle donnât lieu à ce phénomène en excitant les causes, qui dans les grands mouvemens d'horreur crispent la peau et font hérisser les cheveux. Il est possible encore, qu'elle agisse directement sur ceux-ci en leur faisant acquérir la sensibilité organique dont ils sont susceptibles, circonstance que l'on rencontre dans certaines affections de l'âme lorsqu'on souffre un exrtême froid à la tête, ou quelqu'autre maladie.

De l'exposition des diverses hypothèses, qui peuvent occasionner de tels phénomênes, l'on déduit qu'on ne peut décider d'après de bases certaines ni quel est le systême sur le quel de préférence le virus agit originairement, ni si son action est active ou négative, et par conséquent à quelle classe de maladie le cholera morbus épidémique doive exclusivement appartenir.

On pourrait, peut-être, juger des phénomènes que j'ai placés dans la trosième cathégorie, parcequ'on les rencontre plus rarement sur ces sortes de cadavres, qu'ils présentent des symptômes non douteux d'une inflammation qui s'y trouvait, et dès-lors en conclure que l'on doit encore ranger le cholera morbus parmi les flegmasies.

Si l'on considère toutefois que ces phénomènes ne sont pas toujours constans, qu'on les rencontre au contraire rarement, et si l'on se rappelle ce que j'ai dit relativement aux complications qui accompagnent fort souvent le cholera, il ne faut pas conséquemment s'étonner si l'on rencontre dans les divers viscères des effets pathologiques qui soient le résultat d'une inflammation des plus violentes.

Si le cholera morbus était simplement une maladie inflammatoire, comme quelques médecins, du reste fort instruits, prétendent le soutenir, il est hors de doute alors, que l'on trouverait constamment les traces que l'inflammation aurait laissé sur les divers viscères; et celles-ci seraient d'autant plus profondes, évidentes, incontestables que la flegmasie aurait été violente. Ce qui prouve ensuite, que ces médecins mêmes regardent ces phénomènes comme insuffisans pour convaincre et ôter tout doute relativement à leur origine, c'est que, tout d'avis qu'ils soient que le cholera est une maladie inflammatoire, ils ont adopté ou suggéré une méthode de traitement ambiguë.

Il a, en effet, toute l'apparence d'une médecine symptômatique, et partant variable suivant les circonstances; car sangsues, opium, bains chauds, potions froides et glace ne s'allient guères avec le traitement qu'on doit suivre lorsque l'on a à faire avec une maladie d'un caractère décis, développé, et sur la quelle l'on n'ait aucun doute.

Je suis loin de contester ce mode symptômatique de cure, puisqu'il s'accorde avec celui que j'ai toujours adopté, et qui se trouve appuyé sur les di-

verses observations dont l' on a parlé plus haut, c'est-à-dire que cette maladie est quelque fois sujette à diverses complications très-graves, et aux quelles il faut promptement remédier, si l' on veut en arrêter les terribles conséquences, et dont les suites peuvent même souvent mettre en danger la vie du malade.

Je crois pourtant, qu' il n' est pas prouvé que l'inflammation soit l'essence exclusive du cholera morbus, mais il est probable, au contraire, que la constitution sténique que l' on voit quelque fois, soit le résultat d' une simple complication, et que, bien que traitée, le cholera se maintienne, en se manifestant ensuite avec les symptômes qui lui sont propres, et dont je parlerai lorsque je traiterai de la méthode du traitement.

CHAPITRE XI.

Des Pronostics.

CHOLERA MORBUS I.ER DEGRÉ.

Lorsque la maladie a déjà traversé la première période, et sans que l' on ait cherché à en combattre les effets, en lui appliquant les remèdes convenables, elle est toujours suivie de symptômes trop violens pour que l' on puisse en espérer une heureuse réussite.

Il y a néanmoins certaines circonstances, où, même quand la maladie a atteint la deuxième période, les pronostics ne doivent pas constamment être funestes,

Toutes les fois que les symptômes, qui appartiennent au cholera morbus et que l'on a déjà généralement indiqués apparaîssent à quelque distance l'une de l'autre, que le vomissement n'est pas continu, que le malade, au contraire, dans l'intervalle s'en trouve soulagé, que les évacuations intestinales n'ont pas lieu à l'insu du malade, que les pouls se maintiennent vifs et fièvreux, que les douleurs de la tête sont lancinantes et non gravatives, et dont l'ensemble constitue l'indication d'une complication inflammatoire, la seule que l'on rencontre dans le cholera morbus 1.^{r} degré; que les spasmes et le total refroidissement n'apparaissent qu'à la troisième période, que les prunelles ne sont pas poudreuses, que la langue se conserve tiède et mobile, qu'ainsi le malade peut s'exprimer, que la douleur à l'épigastre n'est point insupportable; que les taches ne s'étendent pas rapidement sur toutes les extrémités, que l'intervalle enfin que la maladie met pour passer d'une période à une autre n'est pas des plus prompts, le médecin peut alors espérer de combattre avec succès la violence de la maladie. Mais lorsque la phalange au contraire de tous les symptômes se manifeste avec une rapidité telle qu'on ne puisse discerner quels sont les premiers qui apparaissent, que le malade au début de la 2.e période se trouve bientôt dans un état d'immobilité, que les prunelles sont poudreuses et fixes, qu'il a une physionomie colérique ou hyppocratique, qu'il ne peut ni articuler, ni s'exprimer, que le vomissement est continu, et sans aucun soulagement, que le dévoiement a lieu à l'insu du malade, que les

membres sont violemment contractés, que la peau prend aussitôt une couleur obscure, que la chaleur est presque totalement affaiblie, que les pouls se maintiennent toujours dans un état de faîblesse et presqu'insensibles, sans néanmoins être fièvreux, l'on a moins de probabilité d'arriver à un résultat heureux pour le malade. Mais si de tels symptômes apparaissent encore à la 3.e période, que la peau des mains et des pieds soit ridée là où elle se plie, que les ongles aient une couleur violette, ou que le tétanos ou le trisme surviennent, s'en est fait, tout espoir est perdu, le malade meurt.

Dans le cas où le malade est une femme enceinte, quelque soit la période où elle accouche, où qu' elle avorte, un tel fait est toujours l'avant coureur d'une mort prochaine.

Les pronostics du cholera 2.me degré sont plus faciles à faire, parcequ'une telle maladie n'est pas d'un éminent danger pour le malade; et si, par hasard, la cure n' amène pas une heureuse réussite, il faut en attribuer les funestes conséquences aux graves complications qui accompagnent quelque fois une telle maladie.

CHOLERA 2.ME DEGRÉ

Complication Inflammatoire.

Lorsque, dès le début de la maladie, la physionomie du malade se conserve dans son état naturel jusqu'à l'entrée de la 2.me période, que son esprit est lucide, qu'il a de l'aisance à s'exprimer, que les douleurs de tête sont simplement lancinantes, que la

langue est blanchâtre, chaude, quoique sèche, que le vomissement n'est pas continu et qu'il s'effectue sans douleur, que la diarrhée est légère et qu'elle n'est pas accompagnée de tranchées ou de tenesmes, que les pouls sont simplement durs et vifs, mais qu'ils n'indiquent pas un degré de fièvre éminent, et qu'une telle période se prolonge trois ou quatre jours, il semble qu'on puisse en déduire un bon pronostic pour la période suivante.

Si, lors de la seconde période et après, bien entendu, les remèdes convenables, les douleurs de tête se sont affaiblies, et que celles de l'épigastre n'aient pas augmenté, si le vomissement, quoiqu'il se manifeste encore à certains intervalles, n'est pas devenu plus fréquent, mais qu'il apporte quelque soulagement au malade, si la physionomie n'a pas contracté trop de rougeur, si la soif est plus ardente, si le malade, bien qu'abattu, a l'esprit et la langue libres, si le degré de fièvre ne s'est pas accru et n'a pas laissé au malade un état pénible d'inquiétude et d'anxièté, si les spasmes, qui auraient pu s'y joindre, ne sont pas violens, mais, au contraire, d'un caractère paisible, et qu'ils ne contractent pas les extrémités, si la diarrhée commence à diminuer, on pourra, dès-lors, s'attendre qu'à la troisième période il y aura épanchement d'urine, et peu à peu une diminution de tous les symptômes, en génèral, qui, pendant cinq ou six jours, ont accompagné la maladie.

Lorsqu'à la 3.me période, les douleurs de tête changent de nature et cessent d'être lancinantes pour n'être plus que gravatives, que les pouls s'affaiblissent

et indiquent un fort petit degré de fièvre, l'on pourra en déduire que la complication inflammatoire n'existe plus, et que la maladie va cesser sous peu de jours, l'on verra disparaître tous les autres symptômes propres au cholera morbus, et le malade, dès-lors, entrera en convalescence. Quand, au contraire, et malgré les remèdes que l'on a administrés au début de la 2.me période, la physionomie du malade est pleine de rougeur, que les douleurs de tête augmentent d'une manière violente, et à un point d'amener le délire, qu'il se manifeste quelque douleur fixe, soit au torax, soit aux hypocondres, que la langue se couvre d'une couche noirâtre, qu'elle est hérissée et moin flexible au mouvement de la volonté; que la soif est très-ardente, que les convulsions, qui surviennnent sont telles qu'elles contractent totalement les membres, que le vomissement est augmenté, et qu'il ne laisse aucun soulagement au malade, que la diarrhée est abondante, et avec tranchées ou tenesme, que les pouls tombent tout-à-coup, l'on peut dans de telles circonstances pronostiquer qu'à la troisième période, la maladie empirera.

Si au commencement de celle-ci, et lorsque les simptômes, que l'on vient de décrire, ne cessent point, les extrémités contractées se resserreut, les pouls sont presqu'imperceptibles, les ongles se courbent; si la peau des mains et des pieds se ride, si les extrémités se couvrent de taches noires, si la diarrhée a lieu sans que le malade s'en apperçoive, si la langue est tremblante et froide, le médecin a à craindre que, d'une heure à l'autre, le malade vienne à succomber.

Généralement le cholera morbus 2.ᵉ degré, compliqué avec des gastriques commence par des nausées suivies de vomissemens, ou par des borborygmes, tranchées suivis d'une abondante diarrhée de matières figurées teintes de bile d'abord, plus déliées et plus liquides ensuite, mais dans tous les cas toujours fétides.

Durant la première période le malade a une physionomie abattue, les douleurs de tête sont gravatives à la base du crâne, et surtout plus sensibles sur l'orbite des yeux, la langue est blanchâtre, la soif plus vive, la chaleur du corps généralement diminuée, les pouls faibles, à peine fiévreux.

A la 2.ᵉ période, lorsque la maladie a débuté par la diarrhée, celle-ci commence à diminuer; le vomissement se manifeste aussi, mais il n'augmente pas l'état d'abattement où le malade se trouve, au contraire on dirait que l'expulsion de matières liquides, écumeuses, légèrement amères, que le vomissement occasionne, soulage le malade. Si elle a commencé par le vomissement, dont les matières dans ce cas sont toujours liquides, mêlées à quelques alimens, et d'un goût acre et quelque peu amère, alors il se met à diminuer pour faire place ensuite à la diarrhée. En général les convulsions, dans les complications gastriques, se manifestent plus aisement que dans les complications inflammatoires: elles sont aussi quelque fois plus violentes.

Si ces convulsions ne sont ni fortes, ni continues

outre mesure, si les extrémités qu'elles ont contractées, ne deviennent pas totalement froides; si le vomissement ou la diarrhée succèdent à divers intervalles, si les douleurs de tête et de l'épigastre ne sont pas très-vives, la maladie après cinq ou six jours passe bénignement à la troisième période: les symptômes alors diminuent peu à peu; le malade est hors de danger; trois ou quatre jours après il est guéri.

J'ai remarqué en général que, lorsque la maladie commence à se manifester par de simples nausées et des vomissemens successifs, on la guérit aisement; si au contraire c'est la diarrhée, que précède le vomissement, comme celle-là est plus tenace, la maladie est plus longue: le malade a plus de peine à se remettre; la diarrhée avec tranchées ou tenesmes, qui se manifeste dès le début de la maladie, et qui est aussitôt suivie d'un vomissement de matières fort amères et mêlées à des alimens, est un signe que la maladie sera plus grave; mais la position du malade sera encore plus périlleuse lorsque dans les matières expulsées, ou rejettées on rencontrera des vers.

Les douleurs de tête et de l'épigastre très-violentes, les convulsions fortes et continues qui contractent les membres, un pouls faible et presqu'imperceptible, la chaleur extrêmement diminuée, sont tout autant de symptômes, qui, s'ils se trouvent réunis aux circonstances que l'on a plus haut décrites, doivent faire redouter au médecin de tristes suites pour le malade.

Lorsqu'à la troisième période la diarrhée n'a point perdu de sa force, qu'elle continue, que les vomissemens n'ont point cessé, que le malade paraît ex-

trêmement amaigri, que sa physionomie est totalement colérique, que sa langue est tremblante, froide, que les extrémités ne cessent d' être contractées, privées de chaleur, et couvertes de taches noires, le malade alors est perdu.

Si c'est une femme enceinte qu' est attaquée du cholera 2.me degré avec complications inflammatoires, et qu' à l'entrée de la 2.me période elle ressente des douleurs lancinantes à la région lombaire, qu' elle en éprouve, pendant les convulsions, d'autres le long des muscles des cuisses, le médecin peut regarder ces symptômes comme précurseurs d'un avortement dont les conséquences sont toujours funestes: s'il y survient une hémorrhagie utérine, la mère et le fœtus succombent immanquablement.

Lorsque, dans les complications gastriques, les convulsions sont fort violentes, longues et fréquentes, ces dernières seules peuvent suffire pour occasionner l'avortement; et s' il survient, pendant le cours du cholera morbus avec complications, même au 2.me degré, les effets en sont toujours périlleux.

La bonne santé, dont l' on a antérieurement joui peut être d' un bon angure sur le résultat de la maladie, surtout lorsque le cholera est compliqué; mais il faut qu' elle soit traitée dès son apparition; autrement les affections chroniques du foie surtout, contribuent à rendre les suites plus douteuses et plus funestes.

J' ai fait remarquer, en indiquant quelles étaient les causes prédisposantes au cholera, que l'état moral des individus devait être regardé comme l' une des

premières ; aussi dans les pronostics doit-on y avoir égard. Je n' ose tirer aucun pronostic de l' état de gestation, parcequ' il fait totalement varier, comme je l' ai dit plus haut, le résultat de la maladie ; toutefois, comme ce que j'ai observé à Helsyngfors en Finlande est insuffisant pour me convaincre que l' état de travail où l' économie animale se trouve dans une telle circonstance, ne doive pas gravement compliquer la maladie épidémique, je crois que l' on doit regarder la grossesse comme une complication des plus graves.

J' ai remarqué que dans le cholera 2.me degré avec complication inflammatoire, les enfans guérissaient plus aisement que les hommes faits, tandis que lorsqu' il y a complication gastrique, c'étaient ceux-là qui avaient plus de peine à guérir que ceux-ci.

CAPITRE XII.

Traitement.

Me voici arrivé an chapitre le plus difficile et le plus important de mon ouvrage en présence d' une multitude d' opinions les unes opposées aux autres ; je ne déciderai pas quel doive être le traitement que l' on doit exclusivement adopter pour le cholera morbus.

J' aurais peut-être pu, avant que j' eusse étudié une telle maladie dans les hôpitaux, séduit par les brillantes théories que des Professeurs célèbres ont publiées, épouser un parti, et le baser, en m' appu-

yant de leur autorité; mais l'expérience, que j'acquis, grâce à un nombre immense de colériques que je fus à même de voir et de traiter, m'oblige à récuser la plupart des opinions positives que l'on a émises, parceque je reconnus qu' elles étaient presque toujours erronées.

Lors de la classification de la maladie j'ai déjà fait remarquer que le mêmes P.P. qui du haut de leur chaire émettent divers principes, d'où ils déduisent, ensuite des conséquences immuables, renoncent entièrement à leurs maximes dès qu' ils sont au lit du malade et recourent, suivant les diverses circonstances, à une méthode de traitement totalement opposée.

De telles observations, qui n'auront, peut-être pas echappé à tout le monde, me convainquirent qu' il était impossible d'adopter, dans la pratique, une méthode de traitement exclusive du cholera morbus, comme propre à tous les cas, aussi me demontrèrent-elles plus évidemment encore que les distinctions du cholera que j'avais faites, étaient de toute nécessité, soit relativement à l' essence de la maladie principale, soit aux diverses complications qui l'accompagnent, on qui la précèdent.

Il est donc fort naturel que je cherche à exclure de la méthode du traitement toute indication positive et propre à tous les cas; aussi je ne conseillerai ni la méthode Brownienne absolue, ni celle du contrestimulus, parceque j'eus lieu de me convaincre des tristes effets que l'une et l'autre entrâinent toutes les fois qu'on les suit exclusivement. Je me bor-

nerai pourtant à suivre le cholera morbus, soit qu'il se présente avec toute la gravité des symptomes, qui dépendent de l'essence même de la maladie, et des diverses complications dont il est fort souvent accompagné, soit que, dégagé de toute maligne influence, il se manifeste avec un caractère plus doux: j'indiquerai ensuite quelle est la méthode de traitement qui a produit, suivant les diverses circonstances, les résultats les plus heureux. Je suivrai, pour plus de clarté, dans l'indication des remèdes l'ordre que j'ai tenu pour les pronostics.

CHOLERA MORBUS 1.er DEGRÉ.

Il est difficile, je dirai presqu'impossible, que dès le début de l'épidémie, le médecin, tant en ville qu'à l'hôpital, survienne à tems pour visiter un colérique 1.r degré, qui est encore sous le coup de la première période de la maladie.

Quelques uns regardent l'état où le malade se trouve dans le cours de cette période comme un état transitoire, c'est-à-dire de simple prédisposition à la maladie; cette opinion ils la basent sur ce qu'ils ont quelquefois remarqué, qu'avec quelques remèdes convenables, tous les symptômes qui constituaient ce mal-être, et sans que la maladie ait fait un pas, disparaîssent. Il me semble qu'une telle observation est une erreur, et qu'elle provient de ce que l'on n'a pas distingué le cholera en premier et second degré. Ce n'est en effet que lorsque l'épidémie avait presqu'atteint son terme, époque où, comme je l'ai

dit, le cholera morbus 2.e degré se manifeste, que l'on remarqua que quelques remèdes propres à la circonstance, suffirent pour maîtriser cette première période et rétablir bientôt ceux qu'elle avait frappés.

J'ai déjà dit qu'à la différence du cholera 1.^{r} degré, le cholera 2.e degré ne se manifeste que lorsqu'il a été précédé d'un état *preternaturel* de l'individu, qui lui annonce qu'il est sous le coup d'une grave maladie.

Certes, lorsqu'on combat aussitôt une telle prédisposition et qu'on l'arrête, la maladie n'éclate pas; l'individu se trouve guéri; mais cette prédisposition ne constitue pas la première période de la maladie. Quand la nature, en effet, est abandonnée à elle même, qu'aucun remède ne la aide, la maladie quelques jours après ce mal-être se développe et offre tous les caractères du cholera morbus 2.e degré, et plus ou moins grave, suivant les diverses ou non complications dont elle est accompagnée; et c'est alors seulement qu'elle commence à parcourir les trois différentes périodes que j'ai décrites.

Je n'eus jamais lieu de m'assurer si quelque symptôme antérieur précédait le cholera 1.^{r} degré; au contraire, je me suis persuadé que mainte fois il attaquait subitement des individus, que personne n'aurait pu raisonnablement supçonner qu'ils se trouvassent menacés d'un tel fléau. Lorsque le hasard fournit au médecin l'occasion de voir un colérique 1.^{r} degré et à la première période encore de la maladie, il fera en sorte qu'il soit couché dans un lit bien chaud, et que la chambre où il se trouve, quoique bien aerée, soit à une température modérée.

Si le malade n'est ni un enfant, ni un garçon, ni un vieillard, mais qu'il ait atteint l'âge de la puberté ou de la virilité, s'il est d'un tempérament fortement sanguin, ou musculaire, s'il était adonné aux liqueurs fortes, si, par ses habitudes ou par sa position sociale, l'on peut présumer qu'il devait fréquemment s'exposer à des causes prédisposantes, à des inflammations, si les yeux ont quelque peu de rougeur, si la langue est tiède, rouge, et les pouls plus vifs qu'à l'ordinaire, l'on peut avec raison soupçonner qu'il existe une complication inflammatoire, et dès-lors, à cette première période de la maladie une saignée au bras de 8 à dix onces peut-être d'une fort grande utilité, et même quelquefois prévenir les terribles effets de la complication inflammatoire. Quand au contraire ni l'âge, ni le tempérament, ni les habitudes du malade semblent le prédisposer aux inflammations, lorsque les pouls sont faibles et à peine sensibles, que les crampes commencent à l'époque de cette première période à être fréquentes, la saignée, loin d'être avantageuse, serait des plus funestes; car elle précipiterait le cours de la maladie en donnant aussitôt un passage à la seconde période, et qu'accompagnerait la serie épouvantable de tous les symptômes les plus graves, qui qualifient toujours le cholera morbus premier degré.

Si dans une telle circonstance l'on peut retirer quelque utilité des remèdes, on ne peut en espérer que des stimulans purs, diffusibles, comme opium, musc, castor, canelle, etc. etc.; en attendant que la maladie passe à la deuxième ou à la troisième période, pour

observer les diverses indications que l'une ou l'autre de ces périodes présentent, afin d'adopter ensuite les remèdes que l'on croira, suivant les circonstances, être les plus propices au malade.

Quoique le vomissement ne se soit pas encore manifesté, on doit essayer néanmoins de le prévenir; aussi pourra-t-on prescrire trois grains de sous-nitrat de bismut, et dix grains de sucre en poudre dans une cuiller d'eau de menthe. On connait l'action puissante de ce remède sur les spasmes, de l'estomac surtout. Brugnatelli déja dans sa Pharmacopée en recommandait fort l'usage. On fera en sorte d'empêcher que les extrémités inférieures se refroidissent, et pour cela on les enveloppera avec des morceaux de laine bien chauds.

Lorsque les vertiges étaient violens, j'observai quelquefois que des sinapismes à la plante des pieds pouvaient amener quelque soulagement. Avec une telle méthode la maladie passe, dans quelque cas, plus lentement à la seconde période, et donne au médecin beaucoup plus d'espoir d'obtenir un heureux résultat.

Seconde Période.

Lorsque le malade a atteint la 2.e période, et qu'aucun remède n'a arrêté ou paralysé la première, sa position alors est plus périlleuse: l'action de l'oxide blanc de bismut (sous-nitrat de bismut) ne produit plus le même effet, car, dès que le vomissement est presque continu, il est aussitôt rejeté. Dans un tel cas on devra aussi recourir à des remèdes extérieurs: un bain général à la température de 25 à 30 degrés

(thermomètre de Reaumur) peut diminuer les spasmes qui se manifestent violemment dans cette 2.e période, et empêcher, en facilitant la circulation capillaire, le total refroidissement du malade: un large vésicatoire à l'épigastre peut aussi exciter un point extérieur d'irritation, et paralyser la douleur extrême, qui se fixe toujours sur cette partie.

Quelquesuns croient que l'on doit regarder les frictions comme inutiles, parcequ'ils supposent qu'elles peuvent augmenter l'inquiétude du malade et même être une cause de refroidissement, puisqu'il faut qu'il soit à découvert pendant un certain intervalle. Si l'on considère néanmoins les avantages que l'on peut en retirer, on ne doit pas, à mon avis, les négliger. En effet, quant à l'inquiétude que les frictions peuvent inspirer au malade, elle est produite par une irritation locale que le froissement occasionne, irritation, au surplus, dont le malade a besoin pour se relever de l'espèce d'abattement universel où il demeure durant cette période.

L'allégation d'ailleurs, que le malade se refroidit parcequ'il reste à découvert tandis qu'on fait les frictions, est loin d'être vraie. Au contraire si, lors que les frictions viennent d'être terminées, l'on applique le thermomètre sur la peau des extrémités, l'on verra que celui-ci monte de deux ou trois degrés, et ne commence à se baisser que trois ou quatre minutes après que les frictions ont eu lieu. Elles servent eu outre à activer la circulation capillaire, et quelques fois, soit après, soit à fur et mesure qu'on fait les frictions, on voit diminuer, ou même dispa-

raître tout-à-fait les taches violettes qui s' étaient déjà dans le cours de cette période manifestées sur les extrémités; aussi ai-je toujours jugé à propos de les prescrire.

Ces frictions doivent être faites avec une vergette en crin, que l' on aura baignée dans de l' alkohol; elles s' étendront sur toute la partie intérieure des extrémités, en commencant par la moitié du femur et en allant jusqu'au malleole. On doit les continuer pendant huit ou dix minutes, et on les répétera suivant les circonstances, à certains intervalles.

Si la céfalée est fort violente, et que l'on ait à craindre une congestion cérébrale, l'on peut appliquer dix à douzes sangsues aux tempes, et si par hasard la douleur à l'épigastre était plus forte que le mal de tête, l'on en appliquera à l'épigastre, et le plus près que l'on pourra du siège de la douleur. Quelque fois aussi je remarquai, que des ablutions froides sur la tête, et répétées de demi heure en demi heure avaient été d'une grande utilité.

Si le malade est tourmenté d'une soif ardente, l'on pourra, malgré le vomissement et la diarrhée, lui donner quelques tisanes froides que l'on préparera avec une infusion de menthe poivrée, ou avec de la camomille, ou même de l'eau de fontaine glacée. Lorsque, pendant cette période, l'abattement du malade augmente, que les pouls deviennent insensibles, que, malgré les frictions, le refroidissement devient général, il faut, outre le bismut, prescrire une potion stimulante, composée de vingt gouttes de laudanum, délayées dans quatre onces d'eau de menthe emmiellées avec une once de sirop de cedre, et à

prendre une cuiller, à la fois, de quart d'heure en quart d' heure.

Troisième Période.

Lorsque la 2.de période de la maladie dépasse les quarant' huit heures, et qu'au début de la troisième les symptomes en général sont dans un état stationnaire, l'on n' a alors plus d' espoir de sauver le malade car, après un tel terme, les symtômes commencent à diminuer, à l'exception de la céfalée, de la douleur à l' épigastre, et de la diarrhée, qui continuent presque toujours à se maintenir obstinement dans leur même état. Après avoir, quelque fois, appliqué les sangsues aux tempes, je prescrivis, durant la 3.me période, et non sans fruit, un large vesicatoire à la nuque: celui-ci, réuni à des ablutions froides, faites sur la tête, abat généralement, où diminue ce douloureux symptôme.

Si, après deux autres jours de cette période, et bien que les autres symptomes aient diminué, ou même totalment disparus, la diarrhée se maintient abondante, on prescrira alors des clystères astringens et narcotiques, et que l' on composera avec du ratania, de l'amidon, du laudanum etc. etc. répété à divers intervalles; ceux-ci en deux jours la diminuent et l'arrêtent même. Quand le malade a atteint un tel terme, le médecin peut avec raison espérer qu' il le sauvera; ainsi il suspendera le bismut, les clystères, les tisanes et les ablutions froides, et il permettra au malade, qu'il prenne des bouillons tièdes. Comme il arrive quelque fois, que les forces du malade sont totalement abattues, on devra recourir à une infu-

sion de quinquina, et que l'on lui fera prendre, peu à la fois, durant la journée. Cette infusion sera plus ou moins forte, suivant l'état et le besoin du malade, et on la continuera jusqu'au quatorzième ou vingtième jours de la maladie, époque où généralement le malade commence à entrer en convalescence. Elle peut, aussi (cette potion), lorsqu'elle est donnée vers la fin de la maladie, prévenir ou la récidive, ou les métastases, qui fort souvent suivent le cholera.

Il est à remarquer que, sur deux cents malades mis hors de danger, vingt au moins sont sujets aux métastases. Voici quel est le résultat que je trouve, suivant les tables que je dressai, et que je calculai d'après une moyenne proportion : 200 malades 2. suppurations des parotides; 1. récidive, 2. éresipéles, 14 edemes des pieds. Ces métastases doivent être traitées, suivant les méthodes ordinaires, en observant néanmoins, que les inflammations des parotides et les erésipéles passent aisement en gangrène, et, proportion gardée, sur dix, sept en sont attaqués.

Complication Inflammatoire.

Lorsque ni l'âge, ni le tempérament, ni les habitudes, ni l'état du pouls n'ont pas, dès le début de la maladie, fait supposer qu'y pouvait exister une complication inflammatoire, elle peut, lorsque la maladie se prolonge jusqu'au troisième ou au cinquième jours, quelque fois manifester. Il faut alors y remédier aussitôt, avec une saignée pour empêcher les congestions cérébrales, dont le malade va être évidemment menacé : j'observerai pourtant que

l'on n'excéda jamais le nombre de deux saignées de sept à huit onces l'une et que, sans altérer, en aucune manière, la méthode de traitement que l'on a indiquée ci dessus, elles vainquent et abattent une telle complication; si l'on se rapelle que les pouls, lors du cholera morbus sont toujours éminemment nerveux rétrécis petits et presqu'imperceptibles, que le teint de la physionomie est obscur et plombé, que les lèvres sont livides, les yeux abattus et poudreux, que l'une des paupières est presque fermée et l'autre entr'ouverte, que les douleurs de tête à la base du crâne, et à la région frontale sont toujours gravatives, que tout le corps, les extrémités surtout, sont désormais froides, si l'on se rappelle, dis-je, tous ces symptômes, il sera facile de discerner la présence de cette complication.

Lorsqu'au contraire il y a complication inflammatoire, on sait que les pouls sont plus vifs, que les paroxismes sont évidents; que la physionomie perd cette couleur plombée obscure, qu'elle se décolore, ou qu'elle a des rougeurs circonscrites sur les joues, que les lèvres, bien qu' elles n' aient pas la couleur rosée qui leur est propre, sont moins livides, que les douleurs de tête se transportent au sommet des lobes pariétaux, qu'elles sont pulsatives et lancinantes, et que les paupières se rehaussent, que les prunelles ne sont plus aussi fixes; tous en général autant de symptômes aux quels on reconnaît qu'il y a complication, et à la quelle il faut remédier, ce que l'on peut faire aisement avec une légère émission de saug. Quelque heure après l'on voit en effet disparaître tous les

symptômes de l' inflammation, le malade reprendre son premier état d' abattement, et la maladie suivre son cours naturel.

Quand le malade est une femme enceinte et quelques soient la période ou l' indication des symptômes, il faut, pour prévenir l' avortement qui complique toujours d' une manière grave la maladie, que l' on prescrive immédiatement une saignée abondante : l' on suivra ensuite la même méthode de traitement que l' on a décrite plus haut.

CHOLERA MORBUS 2.me DEGRÉ.

Divers symptômes, que l'on pourrait regarder comme une vraie prédisposition, annoncent toujours que l'on va être attaqué du cholera morbus; et si le médecin arrive assez à tems pour y remédier, l'individu échappe au fléau.

Parmi ces symptômes l'on compte le derangement des fonctions digestives, un abattement de notre individu, quelque mal de tête, et quelquefois l'on a remarqué que l'insomnie précédait le développement de la maladie.

Dans le cas où le cholera aurait éclaté, comme l' expérience nous prouve que rarement il se manifeste dénúé de toute complication, il faut bien examiner lorsqu' elle se trouve reunie au cholera, si elle est inflammatoire, ou si c' est une affection gastrique, pour y appliquer les divers remèdes que les circonstances pourront prescrire.

Lorsqu' aucune complication n' accompagne le cholera morbus 2.e degré, celui-ci a un cours regulier:

il n'est pas suivi des symptômes d'une gravité telle, qu'ils exigent aussitôt des remèdes prompts et violents. Simples tisanes froides légèrement stimulantes, une diète très-sévère suffisent pour tout le cours des deux premières périodes, et pendant les quelles presque tous les symptômes diminuent ou cessent entièrement, à l'exception toutefois de la céfalée, de la douleur à l'épigastre, et de la diarrhée, symptômes qui se maintiennent même durant la 3.e période, et si à cette dernière époque la céfalée est encore violente, un vésicatoire à la nuque, ou des sinapismes à la plante des pieds la dissipent. Dans le cas où la diarrhée n'aurait pas cessé, quelques clystères de décoction de ris suffisent pour mettre un terme à la maladie; ce qui du reste n'outrepasse jamais cinq ou sept jours. J'eus lieu d'observer que, lorsqu'on traite le cholera 2.e degré sans complication avec des remèdes violents, c'est-à-dire avec saignées ou sangsues répétées, ou au contraire avec des forts stimulans, son état alors s'aggrave, le vomissement persiste, la diarrhée devient colliquative, et qu'immanquablement de très-fortes métastases peuvent suivre la maladie.

CHOLERA 2.ME DEGRÉ.

Avec complication inflammatoire.

L'intensité continue de la céfalée, qui prend toujours un caractère lancinant, et pulsatif, les pouls plus pleins et plus durs que l'on a ordinairement lors du cholera morbus 2.e degré; un degré de fièvre plus éminent, et qui n'accompagne jamais le cholera

2.ᵉ degré sans complications; une soif ardente, et en général une irritation de tous les autres symptômes propres au cholera et que l'on a décrits, sont tout autant de circonstances qui attestent au médecin, qu'il y a complication inflammatoire.

Le médecin ne doit pas, dans un tel cas, oublier de prescrire, dès la première période une saignée abondante, et d'adopter une méthode générale de controstimulants, même durant toute la seconde période, jusqu'a ce qu'il voie que tous les symptômes de l'inflammation disparaîssent, et que, avec un tel mode de traitement dès le début de la troisième période de la maladie s'évanouissent en effet, et laissent que le cholera, qui se trouve dès lors réduit à la primitive essence de 2.ᵉ degré, continue sans aucun grave accident le cours de cette dernière période. Du reste, le mode de traitement dans ce cas est le même que celui que j'ai déja prescrit.

Quelquefois néanmoins les complications sténiques ne sont pas aussi faciles à vaincre, et peuvent produire des effets funestes, soit lorsque les individus se trouvent affectés de quelque maladie chronique, soit parcequ'elles irritent tellement les symptomes du cholera épidémique qu'ils ne permettent pas au médecin d'agir avec la promptitude que les suites violentes de la complication exigent.

Mais les cas d'une violente complication inflammatoire sont heureusement fort rares, et, en général, deux saignées suffisent pour l'anéantir; et dès que la complication sera guérie, il n'y aura plus alors, qu'à dompter le cholera, en y appliquant les remèdes

dont on a parlé lors du traitement du cholera sans complication.

Lorsque les individus qui sont affectés de quelque autre maladie, tels qu' affection de foie, catarres chroniques, scorbut, engorgemens glandulaires etc. etc. viennent à être frappés du cholera morbus 2.e degré avec complication inflammatoire; quoique ils n'aient plus à redouter les suites de l'épidémie, ils sont encore exposés à une irritation telle de leur premières affections, que souvent quelqu' uns sont, en peu de tems, victimes d' une maladie qui depuis huit ou dix ans semblait n'avoir fait aucun sensible progrès.

CHOLERA 2.me DEGRÉ

avec complication gastrique.

L'on rencontre plus frequemment dans le cholera morbus 2.e degré une complication gastrique qu'une inflammatoire; mais j'ai suffisamment parlé des symptômes qui accompagnent cette complication, en traitant de la diagnosis.

Dans une telle circonstance la prudence veut que l' on ne cherche pas à arrêter les vomissemens; au contraire, il faut faire en sorte d'en faciliter l'issue, et de les provoquer dès le début de la maladie. Ainsi, au lieu du sous-nitrat de bismut, l'on prescrivera aussi-tôt, et non sans en retirer une fort grande utilité, trois grains de tartre émétique délayé dans six onces d'eau distillée, à prendre peu à la fois. Après que cette potion aura été prise trois jours de suite, le vomissement en général cesse, et, si dans cet intervalle tous les symptômes n'ont pas

déja presque disparus, au moins on les voit diminuer d'une manière sensible. Si, pourtant, le vomissement ne s'arrête pas au troisième jour, il faut alors faire dissoudre les trois grains de tartre émétique dans deux livres d'eau à prendre dans la journée: avec un tel remède on l'arrête totalement. Dans le cholera 2.e degré je préfère toujours le tartre émétique au bismut, car, lorsque ce dernier se trouve mélangé avec des acides, il change de nature, il perd sa propriété antispasmodique, et n'acquiert pas celle d'émétique, dont l'on a besoin dans un tel cas; -- neuf, ou onze jours après une telle prescription il n'y a plus de maladie: elle est anéantie.

Dans le cas ou la diarrhée se serait manifestée avant que le vomissement éclatât, il faut également la favoriser: ainsi l'on délayera les trois grains de tartre émétique dans deux livres d'eau, et en fort peu de tems en prenant journellement cette potion, il n'y aura ni diarrhée, ni vomissement: ils seront arrêtés.

Lorsque pourtant la maladie a déjà atteint la seconde période, et qu'elle passe à la troisième, et que la diarrhée n'a point cessé, qu'elle est au contraire fort fréquente, l'on abandonnera le tartre émétique, et l'on prescrira quelque clystère de tisane de ris ou bien d'une simple décoction de camomille avec vingt gouttes de laudanum: les clysteres, que l'on répétera deux fois par jour, arrêtent la diarrhée; mais la maladie, dans ce cas, n'est point finie: il faut encore faire boire au malade pendant quelque tems des tisanes froides et légèrement stimulantes: du reste, il faut qu'il observe une diète fort sevère jusqu'à ce

que tous les symptomes aient totalement disparu depuis quelques jours.

Il est rare que l'on soit obligé de recourir à divers autres remèdes pour arrêter la série des autres symptômes qui accompagnent le cholera 2.me degré, parceque peu à peu ils s'évanouissent d'eux mêmes, néanmoins des synapismes, ou un vésicatoire, peuvent être indiqués comme suffisans, soit pour guérir le mal de tête, soit pour remédier à la douleur de l'épigastre.

Je n'ai pas cru à propos de suivre la maladie dans toutes les diverses et multiples circonstances où elle peut se trouver; quelles qu'elles soient, elles ne font que la rapprocher plus ou moins du cholera morbus, 1. degré dont j'ai deja minutieusement indiqué le traitement.

Je n'ai pas pour but, en publiant ces mémoires, ni de limiter, ni de prescrire au médecin une ligne de conduite dont il ne doive pas s'éloigner: mon intention seulement est d'exposer ce que j'ai eu plus souvent l'occasion de prescrire lors de ma clinique tant dans les hôpitaux, qu'en ville. Tous les médecins savent en effet, que la plus légère circonstance peut être un obstacle à ce que l'on suive une certaine méthode de traitement, quelqu'autorité qu'elle ait, et qu'il faut recourir à une autre. Ainsi, il m'est arrivé mainte fois, et par des motifs particuliers, de substituer le muriat de soude au tartre émétique.

Lorsqu'on aura à traiter une femme enceinte attaquée du cholera morbus 2.e degré, il sera bon, malgré les complications dont la maladie puisse être accompagnée, de prescrire aussitôt le bismut, afin d'arrêter, s'il est possible, le vomissement, parceque

les efforts violens qu'il entraîne, pourraient à la fin provoquer l'avortement. Si pourtant la complication gastrique était evidente, je prescrivais les trois grains de tartre émétique delayé dans deux livres d'eau aromatisée avec une suffisante quantité de teinture alkoholique d'écorces de cèdre. Une telle preseritiön provoque une abondante diarrhée, qui n'est jamais aussi périlleuse que le vomissement, et que l'on peutarrêter en suspendant la tisane, et en y substituant quelque clystère astringent. Ce fait m'est arrivé plusieurs fois en ville; j'eus recours à ce mode de cure; le malade n'éprouva aucun accident, et s'est parfaitement retabli.

Le cholera morbus 2.me degré laisse en fin au médecin tout le tems nécessaire d'observer toutes les complications et les circonstances qui le précédent ou l'accompagnent, et d'y appliquer les rémèdes que la science peut suggérer: cette maladie en effet n'est pas d'une nature à trancher en peu d'heures la vie du malade, et, quelque soit la complication dont elle puisse être accompagnée, elle ne peut jamais être d'une gravité telle qu'elle puisse compromettre à l'instant l'existence du malade lorsqu'elle n'est pas promptement, secourue.

CHAPITRE XIII.

Convalescence.

La convalescence des colériques 1.r degré est toujours longue et périlleuse; l'état de faiblesse, où le malade se trouve, est des plus forts: l'irritabilité des nerfs est extrême, et j'eus l'occasion de voir un colé-

rique 1.r degré convaléscent, que j'avais traité, âgé de 28 ans et d'un tempérament athletique qui s'evanouit en entendant à l'improviste un éternument, et en éprouva une secousse de nerfs si forte qu'il en fut malade pendant quinze jours. Aussi, le médecin ne doit-il rien négliger pour conduire à bien la convalescence: il doit secourir le malade avec des légères prescriptions, et dès que l'occasion s'en présente.

Parmi les divers remèdes, aux quels j'eus recours durant la convalescence, je trouvai fort utile le vin chalibé, c'est-à-dire une once de limaille de fer grossièrement pulverisée dans une bouteille de vin généreux, à prendre à deux petits verres par jour, le premier une heure avant diner, l'autre demi heure avant souper.

Le grand air, si le tems le permet, peut aussi être fort favorable;

La nourriture doit être légère, mais nutritive, et pour cela l'on préférera les vivres qui appartiennent au règne animal à ceux, qui au végétal.

Si, pendant la maladie, l'on s'est apperçu qu'il y avait indication d'un orgasme général, et que dès-lors on ait eu recours aux saignées; que l'individu soit affecté d'une maladie chronique de quelque viscère, on doit alors abandonner ce mode de traitement, et adopter au contraire un régime totalement opposé.

Légers refraichissemens, nourriture végétale de préférence à de viandes, beaucoup de laitage, lors qu'il peut être facilement digéré; en un mot, tout ce qui peut contribuer à paralyser le stimulus de la fibre organique-vitale.

La convalescence du cholera 2.me degré, sans complication ou avec complication, est tout autant dangereuse que celle du cholera 1.^{r} degré:

De nos tablettes il resulte que l'on vit plus de recidives du cholera 2.me degré qu' il n'en soit survenu dans la convalescence de celui au 1.^{r} degré, aussi, le médecin ne doit-il pas perdre de vue son malade, mais remédier à tout, au moindre indice, car l'on retombe facilement, et la recidive est toujours plus périlleuse que la première attaque même. Quant au mode de traiter la convalescence du cholera 2.me degré, il est le même que celui que j'ai indiqué pour celui au 1.^{r} degré.

CHAPITRE XIV.

Il ne me reste plus, après avoir exposé ce que je croyais le plus utile pour l' histoire du cholera morbus, qui éclata en Russie, qu' à signaler sommairement le regime, que j' ai toujours conseillé, pour préserver autant que possible des causes qui peuvent prédisposer à cette maladie; ainsi

1.° Ne pas craindre l'épidémie; se persuader, que le cholera n' est pas contagieux, mais seulement épidémique, et qu' il n'attaque que ceux qui sont prédisposés à l' influence épidémique;

2.° N'altérer, en aucune manière ses habitudes et son mode de vivre, pourvu qu'ils soient raisonnables

et en harmonie avec la complexion et le tempérament que l'on a;

3.° Ne faire aucune distinction dans le choix des alimens, se garder seulement des indigestions, car comme elles prédisposent à une autre, maladie, ce n'est plus, lorsqu'il y a epidémie, un vomissement une diarrhée, ou un mal de tête, que l'indigestion occasionne, mais la maladie regnante;

4.° Ne pas faire de excès de vins ou de liqueurs; comme ils abattent en général le systeme nerveux, ils le prédispose davantage à l'influence de la maladie.

5.° Par le même motif il est bon, durant l'épidémie, de s'abstenir de toute déperdition, de quelque nature qu'elle puisse être;

6.° Se garantir de l'air froid, de l'humidité aux pieds, puisque ceux-ci entrainent facilement toux, rheumatismes, ou constipations;

7.° Eviter les violentes émotions de l'âme, et de quelque nature qu'elles soient;

8.° Faire en sorte de conserver, le plus possible, une humeur joviale, chasser la mélancolie, et se roidir contre les accès de colère.

9.° Se procurer un petit exercice pour nourrir l'appétit, et faciliter la digestion;

10.° Veiller à ce que les logemens soient tenus le plus proprement possible, et que l'on renouvelle, souvent l'air dans les chambres;

11.° Changer souvent de linge pour que la transpiration cutanée puisse facilement se faire;

12.° Enfin, si, malgré toutes ces précautions, l'on vient à ressentir quelque incommodité, que l'on se

hâte pour en prévenir, comme je l'ai dit plus haut, toutes les suites, de faire appeler le médecin pour qu'à l'instant il y remèdie.

Tels sont les conseils que je crois avantageux de donner: l'experience m'a confirmé qu'ils pouvaient être utiles :

Plaise à Dieu que personne n'en ait besoin !

Vu. Chan. GERMANO *Docteur Collégié en Théol. Réviseur par Mons. l'Archevêque.*

Vu. P.e CAVEGLIA Bar.te *Préfet des études.*

V. Si permette la stampa.

Vercelli li 10 *Agosto* 1835.

AVOGADRO *Pref. e Rev. per la G. Cancelleria.*

ERRATA.		*CORRIGE.*
Pag. 85 *lign.* 13 . . à la ville	*lisez* . . .	en ville
« 87 *id.* 27 . . l'on ne peut	*lisez* .	l'on peut
« 91 *id.* 6 . . l'on n'a alors	*lisez* . .	l'on a alors
« 91 *id.* 15 . . . on diminue	*lisez* .	ou diminue
« 92 *id.* 26 . . manifester	*lisez* .	se manifester
« 93 *id.* 2 . . sans attirer .	*lisez* .	sans altérer
« 94 *id.* 19 . que l'insomnie	*lisez* .	que l'insomnie aussi
« 99 *id.* 13 . cholera morbus	*lisez* .	cholera morbus 1.r degré
« 103 *id.* 21 . . . se rodir	*lisez* . .	se roidir

